

Stéphanie Cherpin
Press file



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com



Stéphanie Cherpin
chez Cortex Athletico

BORDEAUX

STAND 1.H11

Ses sculptures occupent l'espace comme un campement sauvage en plein Wall Street. Des formes irrégulières, des matériaux souples, capables de résister à la torsion, dégringolent en cascade plutôt qu'elles ne s'élèvent. Inversion de la dynamique sculpturale : chez Stéphanie Cherpin, il ne s'agit plus pour l'objet de se dresser, ni de se coucher en renversant le socle au passage, mais de se répandre voire de s'arracher.

www.cortexathletico.com

Nouvelles enseignes, nouveau souffle

Outre le secteur Lafayette qui fait la part belle aux galeries émergentes, le secteur général accueille plusieurs nouvelles pousses

L'année dernière, l'ouverture de trois galeries situées au premier étage du Grand Palais avait permis d'y installer les plus jeunes enseignes auparavant regroupées dans la Cour carrée du Louvre. Reconduit cette année, l'aménagement de ces espaces semble devoir être porteur d'une belle énergie. Si les dix galeries sélectionnées pour le Secteur Lafayette ont l'obligation de n'exposer qu'un ou deux artistes, sept sont de nouveaux entrants à la Fiac, à l'instar de Mary Mary (Glasgow), qui promet une confrontation détonante entre les peintures ébouriffantes d'Alexis-Marguerite Teplin et une nouvelle vidéo de Lili Reynaud-Dewar, *Clearing* (Brooklyn, Bruxelles) présentant l'artiste belge Harold Ancart, qui s'est notamment fait remarquer



Stéphanie Cherpin, *Heaven is a truck, 2011*, pierres, portes en bois, peinture, peinture en spray, métal, dimensions variables, production *Le confort moderne, Poitiers*. Courtesy galerie Cortex Athletico, Bordeaux.

avec ses dessins muraux confinant à la trace et réalisés avec du charbon de bois ou ses photos de paysages idylliques légèrement brûlés, ou Neue Alte Brücke (Francfort) avec l'Américain Will Benedict, dont le travail a subtilement relancé la problématique de l'opposition entre peinture et photographie.

De leurs côtés Schleicher + Lange (Berlin) proposent un *solo show*

de Timo Nasser et Gaudel de Stampa (Berlin, Paris) une confrontation entre la peinture très gestuelle et souvent réalisée au spray de Jonathan Binet et la sculptrice norvégienne Lina Viste Grønli dont les œuvres d'aspect moderniste se chargent de multiples histoires relatives à une culture beaucoup plus contemporaine. Chez Motive (Bruxelles), le duo néer-

landais formé par Lonnie van Brummelen et Siebren de Haan dialogue avec Pierre Leguillon grâce à des travaux filmiques et graphiques ayant en commun d'être basés sur l'utilisation de livres. La remise du Prix Lafayette s'effectuera le 18 octobre.

Le secteur général

La foire s'enrichit cette année d'un nombre non négligeable de nouvelles enseignes, françaises et étrangères, parmi lesquelles on sera attentif à Monitor (Rome), T293 (Naples, Rome), Imo (Copenhague) ou encore Kisterem (Budapest). Baignant dans l'art émergent, Zak Branicka (Berlin, Cracovie) prend le contre-pied de la tendance en rendant hommage à Stanislaw Drozd (1939-2009), l'un des plus célèbres auteurs de poésie concrète polonaise, dont une installation à la fois visuelle et textuelle, à la croisée de la linguistique, des mathématiques et des arts visuels, est confrontée à une pièce au sol de Carl Andre. Parmi les impétrants de l'Hexagone, Emmanuel Hervé (Paris) présente notamment une belle

œuvre de la Brésilienne Fernanda Gomes, bien trop discrète dans nos contrées, soit une subtile installation de toiles blanches au mur et au sol, où par endroits s'imbriquent des fragments de bois créant ainsi une nouvelle appréhension à la fois de la peinture et de la sculpture. Sous l'intitulé « The loose protocols », Samy Abraham (Paris) entend interroger, entre fantaisie et rigueur, l'émergence de la signification des images à travers des œuvres visuellement antagonistes du duo britannique Bevis Martin & Charlie Yoole et de la Suisse Emilie Ding.

Chez Marcelle Alix (Paris), le stand est occupé par une installation de l'Anglais Ian Käier, en lien avec son projet autour de l'architecte Louis Arretche, l'un des concepteurs du campus de l'Université de Rennes, imaginé pour la Biennale récemment ouverte dans cette même ville. Tandis que l'espace de Cortex Athletico (Bordeaux) est dévolu à la sculpture hybride de Stéphanie Cherpin, qui a fait de la périphérie urbaine un atelier à ciel ouvert

où trouver matière au dédoublement d'un processus artistique basé sur la métamorphose du familier et du quotidien.

Avec un morceau de paysage de Piero Gilardi, des trompes d'éphant de Laurent Le Deunff et un gendarme africain faisant circuler une limousine en bois peint de Présence Panchounette, Semiose (Paris) s'intéresse, grâce à des œuvres à l'échelle 1, au modèle de la sculpture et à l'extraction de son contexte. Des variations autour de la forme et de la couleur envisagées dans un processus dynamique, voire interactif, permettant la perception et l'élaboration de nouveaux espaces, c'est ce que propose Kamm (Berlin) avec les tableaux à la fois construits et fantaisistes de Bernd Ribbeck, les photographies apparemment inanimées de Kathrin Sonntag ou des néons colorés fixés à des mâts à roulettes maniables à volonté de Christoph Meier ; son *Untitled (Discotheque)* fera-t-elle de la foire une fête ?

Frédéric Bonnet



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

L'œil en mouvement

Fiac 2012



née en 1979, France

Stéphanie Cherpin

De la ville, Stéphanie Cherpin préfère la périphérie au centre. Elle en aime plus particulièrement les zones en chantier, le chaos et la poétique qui les caractérisent. Toujours hybrides, souvent monumentales, ses sculptures s'apparentent à tous ces amas matériels qu'on y trouve. Leur force réside dans ce qu'elles suggèrent de dynamique, de tension, d'obstacle, voire de danger, invitant le spectateur à appréhender l'espace dans une confrontation physique et mentale dont il ne sort pas indemne. Elle présente à la Fiac une nouvelle version de *Heaven Is a Truck*, une œuvre réalisée l'an passé au Confort Moderne, faite de pierres, de portes, de cordes, de métal et de peinture : impressionnante et inquiétante à la fois. **Ph. P.**

→ **Galerie Cortex Athletico (stand 1.H11)**



**cortex
athletico**

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

VESTIGES RECONSTRUITS

PAR JULIE PORTIER

L'une parcourt les pages cornées des livres d'architecture des trente glorieuses, l'autre sillonne les friches industrielles au-delà des boulevards périphériques. Farah Atassi et Stéphanie Cherpin, réunies dans l'exposition « Derelict » à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers, trouvent respectivement l'inspiration et la matière première de leur art dans les vestiges du rêve moderniste, un héritage matériel et intellectuel encombrant sur lequel elles posent leurs propres fondations. Car cette peinture et cette sculpture ont ceci de singulier, dans une jeune génération traversée par la thématique de la ruine entropique (traitée sur le mode documentaire dans la collection de polaroids de Cyprien Gaillard ou les films de Louidgi Beltrame), qu'elles y trouvent l'occasion de réinventer leurs médiums. Elles s'y attellent, dans l'atelier, de manière industrielle, revenant sans cesse à l'ouvrage, une patience d'une part, un acharnement de l'autre, dont témoignent la superposition des couches sur les multiples repentirs chez Farah Atassi et l'ajout de matière, talochée, pétrie, travaillée à la meuleuse chez Stéphanie Cherpin. L'une comme l'autre, enfin, ne reculent pas devant le grand format pour provoquer la rétine et le corps. Des scénarii s'amorcent, un insidieux suspens point dans ce décor où cohabitent les intérieurs délaissés d'Atassi et les assemblages de déchets de Cherpin. La touche « pause » est maintenue enfoncée, les figurants ont déserté la scène. Nous voilà pris dans un entre-deux hésitant, entre la destruction et la construction, l'ordre et le chaos, en proie au déséquilibre qui guette ces totems de déchets chancelants, tandis que la perspective tronquée donne le vertige à cette promenade rêveuse et glauque.

Dans ses peintures récentes, Farah Atassi explore les ressorts optiques du motif quadrillé et teste de nouveaux accords colorés. Ces axonométries carrelées, du sol au plafond, affirment l'héritage de la peinture géométrique d'avant-garde en même temps que la référence à sa digestion prête à l'emploi, au rayon décoration dans les années 1980. Évacuant la ligne noire, le motif dessine lui-même le volume qui accueille des maquettes d'architecture ou des jeux de construction (*Workshop II* et *Playroom*). Ils sont prétexte à expérimenter de nouveaux rapports d'échelles, différences de traitement entre le fond et la figure, ou d'audacieux contrastes, comme entre les jaunes et bleus presque flous des jouets avec le motif orange et blanc vaguement mexicain dans *Playroom*, tout aussi surprenant et étrangement familier que le mauvais assortiment des dalles marron et de la faïence rose dans un vestiaire désaffecté



Stéphanie Cherpin, *Heaven is a truck*, 2011, pierres, portes en bois, peinture, cordes, peinture en spray, métal, dimensions variables.
Prod. Le confort moderne, Poitiers. Photo : André Morin.
Courtesy l'artiste & Galerie Cortex-Athletico, Bordeaux.

de *Cloakroom*. Les jouets en bois de *Playroom*, comme les barres noires en équilibre qui scandent l'espace de *Cloakroom*, sont-ils arbitrairement entreposés ou intentionnellement disposés ? Ils apparaissent comme les signes d'une aspiration universelle – est-elle instinctive ou apprise dès le jardin d'enfant ? – de construire, en rêvant chaque fois de bâtir un monde nouveau. L'obsession bâtisseuse est piégée dans les matériaux réemployés par Stéphanie Cherpin, béton, bitume, torchis ou encore fer à béton, brique d'argile et cordage dans l'imposante composition aléatoire *Trophy*, produite pour son exposition à la Salle de Bain à Lyon, comme la plupart des pièces présentées à Gennevilliers. Certaines sculptures miment même une velléité d'architecture, à l'exemple de *Happy house I*, squelette de tipi rapidement dressé avec quatre poutres en bois badigeonnées de peinture turquoise, succédané criard du volet bleu provençal, et habillées de boules chinoises aplaties, ces abat-jour en papier premier prix qui habitent les chambres d'étudiants. C'est peut-être lorsqu'elle fait apparaître sous la couche de bitume ou d'enduit des objets issus d'une société de consommation friande de mobilier jetable que la sculpture de Stéphanie Cherpin résonne le plus pertinemment avec les toiles de Farah Atassi, pour convertir la médiation romantique sur les ruines des utopies modernistes en un questionnement plus cru de notre manière d'habiter le monde. ■

DERELICT, FARAH ATASSI ET STÉPHANIE CHERPIN, jusqu'au 12 mai, Galerie Édouard Manet, École municipale des beaux-arts, 3 place Jean-Gradel, 92230 Gennevilliers, tél. 01 40 85 67 40, www.ville-gennevilliers.fr



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com



Stéphanie Charpin, Démarche de la vie d'un véhicule (2009). Photo : Jérôme Châtelet.

Le tout sculpture

La vie matérielle

Après en avoir étudié les nouvelles formes (installations, modifications de l'espace...), Valérie Da Costa poursuit son état des lieux de la sculpture contemporaine. Focus sur une nouvelle génération de sculpteurs qui se confrontent à la matière, jusqu'à intégrer dans l'œuvre le processus de création.

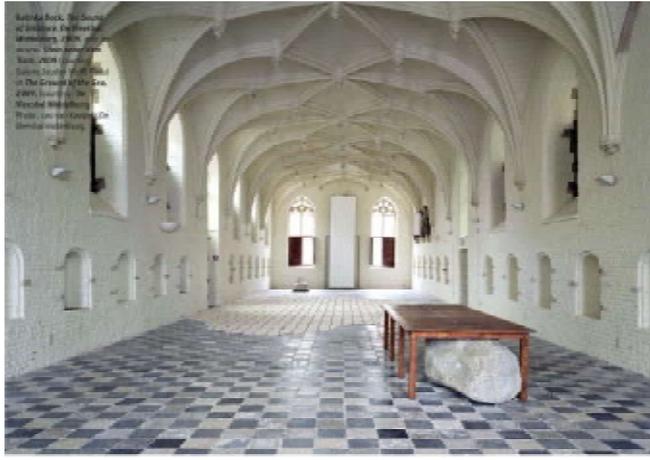
Différentes étapes de l'installation de l'œuvre. Ses sculptures, aux formes indéterminées, se créent au sein de l'environnement tout en étant en contact permanent avec lui. Sculpteur algérien, pour l'artiste, chercher ce qui fait passer la forme de l'œuvre. Car à bien les regarder, ses réalisations s'apparentent à des paysages anthropomorphes ou des corps paysans, convoquant dans son registre iconographique des formes sculpturales en perpétuelle évolution, sans autres que temporelles (Ardéjan, 2008).

différant sous l'action de gravitantes d'eau...), c'est la qualité à la fois tangible et physique des matériaux employés et le résultat de leur manipulation au sein d'un

Les créations d'Elsa Sahal s'apparentent à des corps paysagés.

évoquant qui s'inscrit dans l'espace. Karim Bouk est attentif au rapport qu'établissent la sculpture avec le lieu. Celle-ci peut être appréhendée comme un objet autonome, mais elle peut aussi se lire comme un élément intégré à un ensemble de formes, placées pour

interférer avec l'espace (mesurer sa hauteur, le protéger vers l'extérieur, marquer de manière quasi imperceptible une distance...). Autant de possibilités issues de formes simples (une pierre, un tube en aluminium, un fil de laine, une tige) qui, agrippées ou posées de la manière, concurrencent la spatialité de chacun des lieux où l'artiste intervient dans la perspective, parfois, s'appropriant l'espace comme la construction mentale d'un paysage (The School of Design, De Young, San Francisco, 2008).



Karim Bouk, The School of Design, San Francisco, 2008. Photo : Jérôme Châtelet.



arrivés. L'eau, et dans une circulation des gestes et des formes, la photographie et le vidéo qui fonctionnent, dans un tout sculptural, comme des révélateurs d'événement et de matière. ATissage de Karim Bouk (2007), une vidéo qui montre l'artiste de l'arrière-plan de terre glaise qui se décline en chapelle telle une forme malléable à l'échelle d'une surface devenue une autre à part entière. Guillaume Lellier s'intéresse aux spectacles à appréhender autrement le lieu où l'œuvre s'inscrit et propose une perspective. C'est le cas de son Action (2009), ce cube de terre de groupe qu'il met en mouvement, placé sur terre à travers l'espace d'exposition, marquant de son geste et maintenant, suspendu les images archéologiques et les formes du monde de sculpture. Une forme éphémère qui tient à la fois de la sculpture en tant que masse, solide et matérielle, mais renvoie pour être aussi à une architecture abstraite. Plus récemment, l'artiste a rejoint ce principe avec un cube de glace (Transhumance, 2008), de taille plus réduite, dans la spécificité d'être de fondre au fil de l'exposition, le résultat de son existence qui une pièce de matériau sur le sol. Un aspect d'architecture un geste sculptural qui se situe aux confins du tangible et de l'intangible. Les sculptures de Guillaume Lellier ont la particularité de ne raconter aucune histoire. Cette absence de narration tient en partie à l'absence de matériaux car il est plus facile d'imaginer que la sculpture peut construire un récit quand elle est effacée le résultat d'une décomposition de formes et de matière.

Pour Donnabelle Lais, la sculpture est avant tout une façon de percevoir, depuis toujours, depuis le développement de l'art processuel (Process Art, Fluxus), à la fin des années 1960, les données matérielles du postmodernisme. Un rapport au matériau qui chez elle lui permet de mettre en valeur, de laisser parler les différences actives qu'elle lui fait saisir. A ce titre, l'artiste s'inscrit dans une démarche de sculpture relationnelle, ce qui est l'autre du mariage et de la table d'œuvre (Lévesque, 2008) et à se confronter à des matières dont elle se sert pour la technique de travail (écouler du tissu brisé, couler du cuir...) et dont elle dégage les possibilités formelles. C'est la raison pour laquelle ses œuvres semblent

Car l'acte fait suite à la première partie du projet sculptural, inscrite dans le protocole du Musée de l'Art Moderne (1978, avril 1980). A l'issue d'une remise en contexte historique, il se propose d'aborder la question d'une matérialité quasi infinie du champ de la sculpture, à partir d'un choix d'artistes tels que Joseph Beuys, Peter Dinklage, Bernhard De Ruyckere, Michel François, Ana Victoria Janssens, Anna Koldner et Jean-Claude Roggebel dans les différents proposés artistiques. Il s'agit d'une interrogation des formes sculpturales. Depuis plusieurs années, la sculpture tend une place déterminante dans l'espace de la création contemporaine, comme le montrent les ateliers en studio d'art et les expositions en galeries, musées d'art. Une et autres institutions. Il s'agit d'une manière de penser dans un art de la sculpture (C'est-à-dire de « faire »). C'est dans cette perspective qu'il présente un choix, qui ne se voit pas

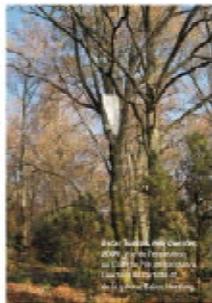
essentiellement actifs sur la scène française, et dont le reconnaissance est décalé, avec le présent, international. Cet article se veut donc une sorte d'état des lieux de la question face au constat actuel d'une richesse de propositions sculpturales, toutes liées par un intérêt commun pour une confrontation à la matière, qu'il s'agisse des matériaux pures et traditionnels (bois, terre, pierre, plâtre), qui appartiennent au langage d'origine de la sculpture, ou de ceux qui se situent dans le domaine de la récupération ou de la production industrielle. Dans tous les cas, chacune de ces approches se différencie par une prise en compte de la matière, du geste, des volumes et de l'espace, et se situe au-delà de l'indication des ready-made, de la déconstruction ou de la déconstruction créative, mais dans un choix de se situer dans un art de la sculpture (C'est-à-dire de « faire »). C'est dans cette perspective qu'il présente un choix, qui ne se voit pas

renouvelé de plusieurs années qui ont marqué la sculpture comme une succession de modes opératoires et placés le processus de réalisation de l'œuvre au cœur de leur démarche artistique. Ce commencement était la matière. L'œuvre sculpturale au sein de matières diverses, historiquement liées aux arts décoratifs, la sculpture a connu ses dernières années un regain d'intérêt comme matière à partir de la fin des années 1960. Depuis son invention à l'échelle des lieux, au de Paris, elle s'est liée à elle-même, et elle peut être considérée comme un support de production de son création. Malgré son statut historique, elle reste et demeure, elle lui fait subir un ensemble de gestes qui constituent une succession d'actions (tailler, ébourner, plier, rassembler, peindre, souffler, rayer), conduisant par là même un système personnel qui même les



Je n'aime être des expérimentations qu'elle se cherche, et à renouveler et à situer du côté du reproducible. Comme une rencontre étendue, d'images et d'objets, les sculptures d'Emmanuelle Lainé ont cette capacité à fonctionner comme des objets à rêver et à se situer du côté de l'association. Leurs formes sont parfois reconnaissables, parfois pas. Elles sont issues d'agencements, de prélèvements dans le réel (La Coexistence par Antoine, 2010), mais ne sont jamais l'écrasé sans que l'artiste ne leur ait fait subir quelques transformations au préalable. La sculpture finale est à l'image de cette altérité de langage, jusqu'à, dans certains cas, ne plus pouvoir être reconnaissable ni conservable, mais c'est sous la forme d'une image, qui a cette capacité à signifier qu'il ne s'agit pas de la représentation d'une sculpture, mais bien de la sculpture elle-même (Gère cocktail, 2010). Car seule la sculpture, par sa multidimensionalité et ses qualités plastiques et physiques de sa présence, peut saisir de l'image photographique¹.

Dans la nature
Laurent Le Douarin travaille essentiellement avec des matériaux issus de la nature, privilégiant le bois dont il tire des sculptures qui par leur côté fini s'apparentent, dans certains cas, à des formes qui existent entre



objets d'art, objets manufacturés et objets d'artisanat. L'artiste travaille les arbres et joue de ce savoir-faire et de cet aspect « fait main » qu'il retrouve pour exposer les objets finis des petites œuvres en rognure d'ongles (Graine, 2002-2003) ou en dents d'antennes (Célesteportait, 2003) qui pourraient facilement se situer aux confins d'une forme artisanale qui représenterait celle de l'art brut. Pour Laurent Le Douarin, le choix du matériau inclut le sujet traité. Les motifs s'inspirent très largement de ceux issus de la nature (des de camp, animaux, insectes, graine...) et démontrent sa source principale d'inspiration à l'encontre de la primauté de signes et de matériaux provenant de son activité professionnelle. L'accessibilité du motif de Laurent Le Douarin est cependant les objets esthétiques qui sont au cœur de sa sculpture et il s'agit surtout de s'y voir qu'une reprise de motifs populaires mène à un certain goût du jour. La lecture de l'œuvre

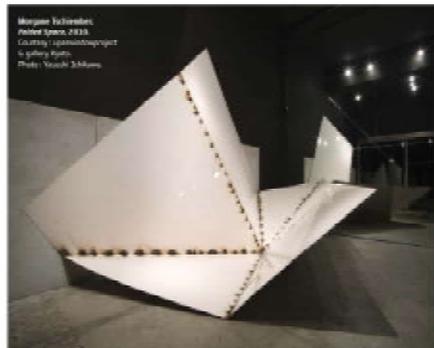
Emmanuelle Lainé
laisse visibles les actions qu'elle fait subir au matériau.



Graine, au contraire, bien plus complexe. Les objets qu'il traite, la technique qu'il développe, essentiellement la table d'œuvre, allient l'absence de toute hiérarchie ou catégorie formelle, au-delà d'une conception (light and low de l'art) dont le questionnement se trouve être au cœur de la création contemporaine.

Il n'est pas simple de parler d'« être » et de la nature », qui serait concerné à quelques artistes, mais ce que pourrait partager Laurent Le Douarin et Oscar Tuazon – deux contemporains solitaires à la Henry David Thoreau² –, c'est un attachement pour le monde perenniel de la forêt qui servirait de cadre à leur travail. Au-delà même, puis que les préoccupations d'Oscar Tuazon sont avant tout d'être bonnet, contrairement à celles de Laurent Le Douarin, qui se situent plus du côté de l'élaboration d'un monde personnel. A partir d'œuvres de grande dimension, Oscar Tuazon envisage la sculpture comme une affaire de problèmes structurels : rien d'autre que cela pour un artiste qui est d'abord formé à l'architecture. Ceux-ci posent, entre autres questions, celle de la réalisation des constructions de formes simples (lignes de matériaux à bris nets, béton, ciment, acier), dans lesquelles se jouent des forces en tension, devant servir une forme proche de l'effondrement. Oscar Tuazon utilise des matériaux réunis pour leur solidité, qu'il cherche à mettre à l'épreuve. Les journées en ciment se plantent sans se rompre, une plaque de marbre est simplement collée entre les branches d'un arbre jusqu'à se confondre avec lui (Viva Quiero, 2008) et les titres des œuvres (Wood is Not a Road, Ofte le jusqu'à ce qu'il casse, 2009) contiennent cette préoccupation sous-jacente dans la sculpture qui illustre aussi cet état limite que cherche à créer Tuazon dans une interaction entre l'espace et les matériaux.

Dépasser la technique
C'est là que se joue, peut-être dans la lignée d'un Richard Serra ou d'un Giovanni Anselmi, une appropriation de la sculpture dans sa plus simple essence matérielle. C'est à dire dans ce qui le constitue, originellement, soit que son poids et ses volumes. Une préoccupation commune aux artistes du post-punk à l'équilibre présent de Vincent Calvez, qui renouent tout autour



à l'appropriation de la sculpture comme une forme construite, et que partage avec les agencements soviétiques, d'opuscules de titre, de Vincent Meyer, fans de papouage, bois au papier (Sans titre, Instants châtres, Montreuil, 2008). Sans titre, Lica Unique, Nantes, 2009) ou encore la construction érigée de Margarete Tschander plus récemment, consistant des feuilles en aluminium (J'ai tout vu, 2010) comme si la sculpture était une affaire de déplacement d'espace.

Stéphanie Cherpin
utilise produits et rebuts de notre société.

Aucune technique revendiquée dans chacun de ses gestes, mais dans le refus constant de faire un art qui neutralise l'art et la distance. Car c'est bien tout le contraire que montrent ces propositions, comme si, face à notre monde ultra-technologique, la création devait plutôt être un geste de décalage – ce qui se

signifie pas anachronique –, et non son simple effet. Plus qu'un geste, dans ces circonstances, de dissocier le concept de sa réalisation. Les deux sont à l'œuvre et énoncent avec cette position de l'artiste qui finissent à la fois du sens et du bicolor car, « avec des objets artisanaux, il collectionne des objets qui sont aussi objets de consommation » (Oscar Tuazon).

Face à son matériau, qui, pour certains, appartient à l'histoire de la sculpture moderne, le travail de Stéphanie Cherpin diffère par son utilisation de matériaux usés, produits et rebuts de notre société post-industrielle et de notre quotidien. L'art ne s'opère par prétextes et ne s'agit pas d'objets dans des espaces urbains et périphériques, et s'inscrit son travail avec le signe de l'hétérogénéité – également présent chez Florentine Lamanté et Alexandre Orle – qu'il traite la technique diversifiée de l'assemblage, fondatrice de la modernité sous-jacente au XX^e siècle. Ses œuvres sont à l'image de cette démultiplication de gestes et de cette énergie qu'est le résultat d'une série d'actions qui se joue sur la matière. A la différence des réalisations d'autres sculpteurs de sa

génération, la sculpture de Stéphanie Cherpin est essentiellement urbaine. Peut-être parce que l'art est considéré que, dans cette production de matériaux produits par notre société de consommation, il n'est pas nécessaire de réaliser une forme de plus en partant de matières traditionnelles (bois, terre...), mais que l'histoire de la sculpture consiste avant à parler d'une certaine manière répétitive d'objets banals qui sont exposés et nous servent pour accéder, par un agencement inhabituel, un regard critique sur le monde qui vit autour, par l'art, nous faire prendre conscience de ce réel et l'habiller un peu.

Nolwée De Canda
1. Voir à ce sujet l'exposition et le catalogue L'œuvre éphémère, Les Arts Décoratifs, Paris, 2009.
2. Sur cette question, voir le texte développé dans la première partie de mon livre Le Tout sculpture en Mouvement n° 56 (septembre 2011).

Oscar Tuazon, 2010 (Mobilier), 50x 50x 50 cm, bois, papier et ciment.

Laurent Le Douarin, Le Griffe sans main, 2010 (sculpture), Les Arts Décoratifs, Paris, 2010.

Stéphanie Cherpin, 2 J'ai tout vu, 2010 (sculpture), 100x 100x 100 cm, aluminium et bois, 2010, au Centre d'Art Moderne, Paris.

Emmanuelle Lainé et Vincent Calvez participant à Montreuil, 2010 (sculpture), 4 septembre au Parc Saint Léger Centre d'Art Contemporain, Montreuil, France.

Diez Tafel, 2009 (sculpture), 2 juillet au Collège des Bernardins, Paris et jusqu'au 11 septembre à la Galerie contemporaine de l'École de ville de Paris.

Margarete Tschander participe au Nord du Nord, de juillet à octobre 2009 (sculpture), 100x 100x 100 cm.

Colloques L'Art et l'Artiste, 2010 (sculpture), 10 septembre au 10 janvier au Centre d'Art, Vincennes.

Sur les cinq réalisations voulues cette année par La Forêt d'art contemporain, après celles d'Arue et Garein sur le territoire du PNRLG dans les Landes, c'est au tour de Commensacq de connaître l'œuvre qui lui est réservée. La plasticienne parisienne Stéphanie Cherpin, dont les créations sont déjà réparties sur le territoire national quand elles ne sont pas dans les musées, va travailler ces prochains quinze jours près de la salle des fêtes pour « habiller » le wagon de banlieue des années 50 arrivé la semaine dernière de la gare de Marquèze.

Wagon fossilisé

Le maire Martine Tapin et les Commensacquais qui se sentent concernés par ce projet artistique ont reçu l'artiste en salle des fêtes. Stéphanie Cherpin est venue, avant de commencer sa création, se présenter et exposer un diaporama de ses réalisations.

Elle a expliqué comment elle compte travailler : ne présentant aucun dessin ou esquisse, elle va s'imprégner du lieu avant d'enchaîner la masse métallique dans le cadre de verdure qui lui est réservé.

Elle compte transformer cette grande structure en wagon fossilisé jaillissant du vivant de la végétation. Aucune découpe, aucun travail à la meule n'étant possible, elle va travailler en modelage, appuyant sa création sur une structure grillagée. La création sera extérieure, l'intérieur du wagon étant condamné.

Ce sera un rapport de force entre les 21 mètres de l'un et la puissance d'inspiration de l'artiste.

Georges Durand

L'œil en faim Spirit #68

CHRONIQUE ▶

ACTU DES GALERIES

Paranoid Park

Charles Mason, Stéphanie Cherpin et Katharina Fritsch figurent au générique de l'exposition *Méfiance* à la galerie Cortex Athletico jusqu'au 6 mars. Quatre sculptures, dont celle monumentale de Cherpin, sont réunies autour de ce qu'elles partageraient selon le propos contenu dans le titre de l'exposition, la distance qu'elles prennent à des degrés divers vis-à-vis du réel. *Come on over here, slow it down*, 2010, de Stéphanie Cherpin est l'œuvre qui prend de manière puissante et spectaculaire le plus ses distances avec la réalité. La sculpture réalisée en traverses de chemin de fer, cloisons, Ondobitume, parquet, bardeaux, cordes, enduit et peinture se répand dans la galerie de telle façon qu'elle

laisse entrevoir chez l'artiste un sens de la construction et de la déconstruction, de la mise en scène et de la modulation des volumes dans l'espace. Cette pièce particulièrement expressive, ce qui est toujours le cas dans le travail de l'artiste, entièrement sombre, s'organise autour de cinq verticales au voisinage immédiat desquelles viennent s'échouer et parfois s'encaster des cloisons massacrées. Le titre de l'œuvre est tiré des paroles du morceau *No Queen Blues*, du groupe culte américain Sonic Youth, que l'artiste a écouté en boucle au moment de sa réalisation. Le temps nécessaire à la production de cette pièce, le corps à corps engagé avec les matériaux de récupération sont des moments

que Cherpin considère plus importants que l'achèvement de la sculpture elle-même. Une impression de chaos plane au-dessus de *Come on over here, slow it down*. C'est peut-être ici que se joue toute la distance avec le réel dans le travail de Stéphanie Cherpin, qui offre au regard du spectateur des formes nues où l'expressivité restitue l'énergie brute du processus de création.

Charles Mason, Stéphanie Cherpin, Katharina Fritsch, *Méfiance*, jusqu'au dimanche 6 mars, galerie Cortex Athletico.

Renseignements
www.cortexathletico.com



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

Méfiance et subterfuge

La galerie Cortex Athletico présente le premier opus d'un triptyque en collaboration avec le Frac Aquitaine et la galerie Jean-Jacques Mandel.



La Madonna de Katharina Fritsch : théâtralité et humour dans un univers de teintes sombres. PH. DR

En guise de premier volet : la méfiance, ingrédient qui tire son origine du thème du travail. « Le problème est toujours de venir à bout du travail, tout en sachant qu'on ne viendra jamais à bout de rien... La question qui se pose est : continuer, toujours aller droit de l'avant, ou alors s'arrêter, en finir », explique ainsi Thomas Bernard, directeur de la galerie.

Ces pressentiments qui gravitent autour de l'ouvrage, quel qu'il soit, se nomment méfiance, doute et impatience. Ici, la défiance s'amplifie de multiples. Il y a ces boliv, objets incongrus issus de cultes du Komo (au Mali) et supposés activer les puissances protectrices. Étrangetés évoquant le masque, habitées de résurgence anthropomorphe ou zoomorphe, combinant différents matériaux (bois, ossement humain, ongle,...).

Curiosités d'anthropologue

Leurs recouvrements de libations sanguines stratifient et assombrissent toute limpidité textuelle, appelant les sentiments de l'ambivalence, du trouble, de la crainte, comme de l'égard, de l'attraction et de la répulsion. Ces curiosités d'anthropologue (prêtées par le galeriste Jean-Jacques Mandel) brouillent les pistes de la contemporanéité, arborant une puissance propre qui nous échappe.

Elles viennent dialoguer de manière inattendue avec la structure disloquée en deux parties de la plasticienne Stéphanie Cherpin. Son installation monumentale faite de traverses de chemin de fer, de prétendus totems, de cloisons, comme de bardeaux, de parquets et de cordes se déploie dans un chaos organisé, laissant émerger l'énergie primitive d'un espace soumis à une tension palpable, dessinant un parcours déambulatoire post-apocalyptique.

Au milieu de ces teintes sombres s'extirpe la madone jaune fluo, icône de culte détournée de Katharina Fritsch, issue de la collection du Frac. Son embrasement chromatique s'imprègne d'une théâtralité humoristique. Appréhensions singulières, recouvrements et regards croisés se constituent dans des espaces-temps divers et donnent à voir les contours d'une réalité stratifiée, faite d'échappatoires aussi jouissives qu'intrigantes.

Exposition « Méfiance » visible jusqu'au 6 mars. Galerie Cortex Athletico, 20 Rue Ferrère, Bordeaux. Ouvert du mardi au samedi de 12 heures à 19 heures et sur rdv au 05 56 94 31 89.

Partager

Plus

Gironde
culture et
loisirs

Envoyer à
un ami

Imprimer



20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

Survivances de l'Antiquité

Les artistes contemporains n'ont pas oublié la leçon antique ■ De Ian Hamilton Finlay à Nicolas Moulin en passant par les artistes de l'Arte povera, histoires d'utopie

«R

évêr » au XVIII^e siècle, l'Antiquité n'a pas disparu de l'imaginaire contemporain. Symbole institué de la naissance de l'art occidental, elle fait l'objet de multiples citations, appropriations, réminiscences, qui concourent à la célébrer autant qu'à la mettre en question. Porteuse de cette ambiguïté, la référence à l'antique dans l'art contemporain semble fonctionner comme un renvoi aux origines propres à une réflexion de l'art sur lui-même. C'est de cette méditation que procèdent les œuvres du poète et artiste conceptuel Ian Hamilton Finlay (1925-2010). Son « Little Sparta », jardin musée édifié à Stonypath, en Écosse (1966-2006), a été imaginé dans la pure tradition néoclassique. Jalonné de stèles, temples, colonnades et obélisques, il pourrait n'être qu'un refuge pour érudits nostalgiques. Mais Finlay joue de l'anachronisme, érigeant une pyramide à la mémoire du peintre romantique Friedrich, ou inscrivant le mot « pittoresque » au milieu du paysage : plus que l'antique, c'est toute la culture occidentale qui est ici la matière première du paysagiste. L'évocation du grand art européen témoin d'une civilisation de l'excellence et de la vertu se frotte au motif obsessionnel de la guerre dans son « jardin romain » où l'on trouve la sculpture d'un avion de la Navy ou du premier sous-marin nucléaire. L'étonnante association suggère l'ambivalence du génie et interroge le paradoxe d'une civilisation bâtiesse autant que destructrice. Corroborant l'hypothèse, Finlay édita en 1983 une affiche où l'on pouvait lire « Neoclassicism needs you », en écho au « America needs you » des recruteurs de l'armée américaine.

Cet amour sincère de l'Antiquité anime aussi Anne et Patrick Poirier qui en ont fait le territoire de leurs rêveries comme le motif d'une réflexion sur le temps et la mémoire. La multiplication de leurs relevés, plans, photographies, moulages ou empreintes (comme celles prélevées sur des visages de statues à l'aide de papier jupon) questionne la possibilité même de conserver la mémoire des choses disparues et rapporte l'Histoire à une énigme. Entre 1975 et 1978, les Poirier réalisent une série de maquettes de ruines. *Dominus aureus IV* est la reconstruction fantasmée de la demeure de Néron à Rome. Composée de charbon de bois et de fusain sur un lit d'argente, la maquette est la métaphore d'un organisme foudroyé par un incendie, à jamais figé dans le silence, une vision du chaos qui n'est pas sans évoquer les images vues d'inson d'Hiroshima. Là encore, la référence historique pointe la fragilité d'un monde et révèle ses forces autodestructrices. Cette violence primitive contenue dans le herceau antique, bien loin du calme apollinien auquel se référait le néoclassicisme, ressurgit dans la figure des géants mythologiques (*Fivestair avec géants*, Villeurbanne, 1985).

Vénus, idole et ménagère
La citation de l'Antiquité, prévalente dans l'œuvre de l'italien Guido Paolini, sert à mettre en crise les fondements mêmes de l'idée d'art dans la culture occidentale, en particulier le concept de « mimésis ». Cette démarche participe de la volonté de rupture de l'Arte povera. Pour *Mimesis* (1975), l'artiste met face à face deux moulages en plâtre d'une même Vénus. La répétition mine le concept d'œuvre unique et vide la représentation de son contenu symbolique, une absence qui justifierait, plus que leur nudité, le geste de pudeur de ces Vénus. Ce dispositif en miroir, fréquent dans l'œuvre de Paolini, met en scène un bégaiement de l'histoire : les vérités établies y perdent leur autorité et



Stéphanie Cherpin, *Move on over here, slow it down*, 2010, Production Koinube, courtesy galerie Cortes Athlético, Bordeaux. © Photo : Patrice Goudail. C-dessous, Nicolas Moulin, *Autoclave Ryugyong*, 2007, 300 x 265 x 265 cm, Ferracelli, Collège en Gestes Moulin, Guillaume Houel, Paris, courtesy galerie Chez Valentin, Paris.

l'histoire de l'art semble enfermée dans un schéma d'autoréflexion narcissique. Le miroir incrusté dans l'œil droit du David de Michel-Ange moulé par l'artiste (*Égypte*, 1969) produit la même aporie. Paolini n'est pas un cas isolé de l'Arte povera ; le recours à la mythologie gréco-romaine invite chez Pino Pascali (*Les Plumes d'Esape*, 1968) à un retour aux valeurs originelles. La *Cokorus* (1968) d'Alighiero e Boetti fait d'un empilement de rapiers en papier usagé renvoie quant à elle à la décadence de Rome. Le regard rétrospectif est contenu dans l'allégorie du miroir, un objet omniprésent dans l'œuvre de Michelangelo Pistoletto dont l'étrusque touchant son reflet (*L'Étrusque et la voie*

romaine) évoque selon l'artiste la circularité du temps. Cette pensée d'une histoire non linéaire préside au concept de survivance (« Nachleben ») forgé par Aby Warburg et repris par son disciple Erwin Panofsky pour une histoire de l'art en tant qu'« iconologie ». La méthode met au jour l'éternel retour des motifs, la résonance des images comme manifestations de l'inconscient du temps. Ainsi la colonne peuple-t-elle l'œuvre de Boetti comme elle hante l'histoire de l'art jusque dans la modernité, de Brancusi à Buren. Le motif de la Vénus, que Pistoletto confronte à l'antiforme d'un tas de chiffons – et par là au symbole de la pauvreté du monde contemporain (Vénus aux

chiffons, 1967), pourrait se constituer en sujet d'une iconologie. Des *Nausas* de Niki de Saint Phalle qui exhibent leurs formes gonflées et leurs couleurs pop à la *Sirène* (2008) de Marc Quinn dont Kate Moss s'est fait le modèle, les réminiscences de la Vénus induisent toujours une remise en question du modèle antique. Ses apparitions nourrissent sans cesse le débat sur la représentation de la femme et sa place dans la société. Nombre d'artistes concernés par la teneur politique de cette représentation se réapproprient la Vénus antique, à l'exemple d'Enrica Borghi et sa série de Vénus de Milo habillées de faux ongles et coiffées d'un fichu, tentant de concilier ses rôles d'idole et de ménagère. Malmenée par le pop art et le Nouveau Réalisme (voir l'Odalique verte de Martial Rayssat), l'idole féminine cristallise le fétichisme de la marchandise et son appât sensuel : Aernan la copie en tranches pour vérifier sa vacuité (*Unconquered Desire*, 1995).

L'exemple des détails anatomiques dans les photographies de Balfruzar Burckhardt. Impossible enfin de ne pas évoquer l'indélébile culte des ruines, emblèmes du romantisme, auquel semblent convertis de jeunes artistes dont le formalisme sculptural manifeste un goût certain pour la catastrophe. Comme on ose here, slow it down, de Stéphanie Cherpin, présentée en ce moment à 40cubis à Rennes, évoque l'effondrement d'un temple sans âge. Par ailleurs, l'intérêt patent porté aux architectures modernistes en ruine dans l'art contemporain semble hériter des écrits de Robert Smithson et de son traité, celui aussi d'autres artistes du land art, pour les paysages postindustriels. Le « devenir ruine » des utopies urbaines (comparables à l'ambition des bâtisseurs romains) que décrivent Louisjé Beltrame (*Gushajima*, 2010, lire le JdA n° 322, 2^e art, 2010) ou Nicolas Moulin (*Autoclave Ryugyong*, 2007) renouvellent aujourd'hui la pratique du XIX^e de la ruine anticipée. Elle se retrouve dans les planches de Cyrille Gaillard qui intègrent des immeubles modernes à des gravures pittoresques (*Bellevue in the Age of Debélief*, 2005). Mais les projections pessimistes d'un romantisme noir avide de frissons ne sont aujourd'hui que froide lucidité. L'architecture grandiloquente du monde moderne laissée à l'abandon serait le signe d'un éternel recommencement, ou allierment sans fin grandeur et décadence, où toutes les utopies sont vouées à la ruine.

Julie Portier



Esthétique de la ruine
Le morcellement du corps est un geste critique envers les canons et l'idéal de l'unité dont le cubisme est un des symptômes. Mais il renvoie aussi au fragment, forme par laquelle nous parvient l'art de l'Antiquité. L'admiration par les modernes du *Torso du Belvédère* va bientôt ériger le fragment en œuvre à part entière dont le premier exemple est *l'Homme au nez cassé* (1864) de Rodin. Les fragments comme objets de désir qui parsèment l'histoire de l'art contemporain seraient les descendants, à



20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

Tendances

La scène française sans aucun complexe

Une nouvelle génération d'artistes trentenaires, plus décomplexés et mobiles, investit la scène française sans oublier l'internationale.

Repères

Oscar Tuazon

Assemblages de béton et d'acier, matériaux pauvres, dégradés ou recyclés, constituent l'univers de cet artiste intrigant présenté par Balice-Hertling.

Camille Henrot

Révéée par Dominique Fiat, désormais représentée par Kamei Mennour, Camille Henrot détourne et télescope les images, mélange mémoire individuelle et collective.

Florian Pignaire et David Raffini

Véritable révélation de l'exposition « Dynasty », le travail de ce duo est très lié à l'idée d'action et de performance.

Du Salon de Montrouge à l'exposition « Dynasty » organisée simultanément l'été dernier au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au Palais de Tokyo, une jeune scène française prend ses marques avec intelligence et vivacité. De ces grands raouts proches du radio-crochet, il n'émane pas d'esthétique commune ni d'écoles. Encore moins de nostalgie pour les Huyghe-Parreno-Foerster, ni de complexes vis-à-vis des créateurs étrangers. « La reconnaissance réelle d'une nouvelle scène française ne pourra pas venir d'imitations plus ou moins habiles des standards internationaux, mais plutôt de la proposition de standards différents, alternatifs, issus très directement de notre propre culture », insiste Stéphane Corréard, directeur du Salon de Montrouge.

Hors des sentiers battus

Cette nouvelle génération n'est pas non plus forcément issue des grandes écoles d'art. Ainsi Julien Salaud, l'un des artistes les plus remarquables lors du dernier Salon de Montrouge, a-t-il été garde forestier en Guyane et étudie à l'université. Cette jeune garde n'est pas non plus cramponnée à la vidéo ou aux installations, et ne dédaigne pas les médiums plus classiques. Représenté par Michel Rein, le peintre Armand Jalut a décidé de prendre ses pinceaux au terme de sa scolarité aux beaux-arts de Lyon. Sans rentrer dans la mythologie de la térébenthine.



Cyprien Gaillard

Geographical Analogies (Clark Park, Butte, USA; City Methodist Church, Gary, USA; Wallace Monument, Stirling, Scotland)

Les boîtes de cette série contiennent chacune neuf polaroids pris par l'artiste aux quatre coins du monde et regroupés selon des analogies.

Galerie Bugada & Cargnel.

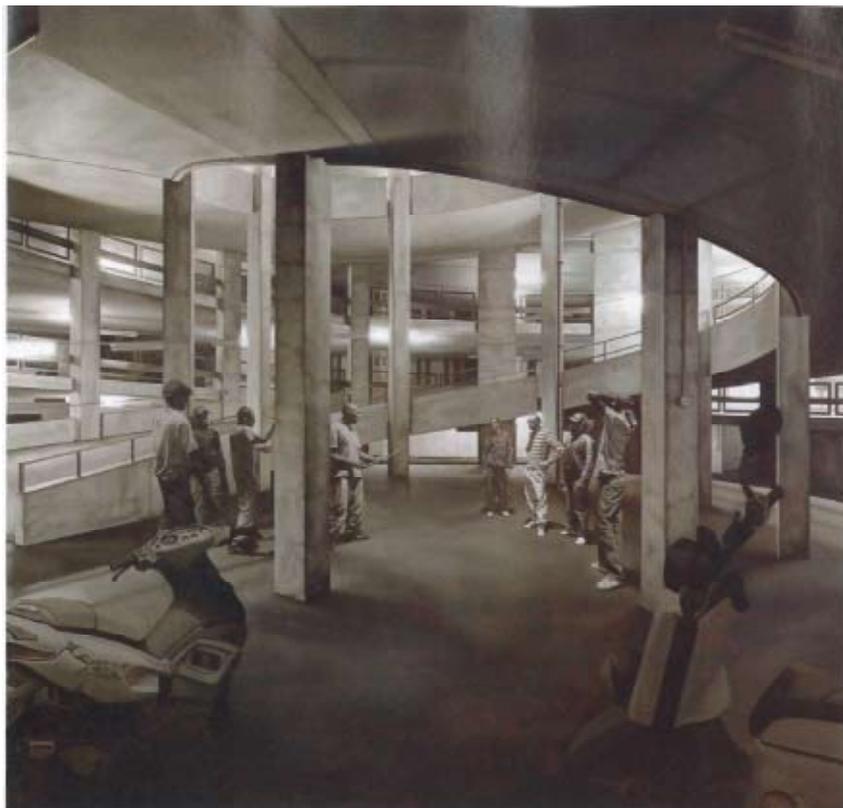
Dénuée de complexes, cette génération d'artistes n'est pas pour autant pétrée de certitudes, mais consciente des questionnements et dérives de notre société. Nous sommes loin du discours plastronnant et nietzschéen de « La Force de l'art ». La déliquescence des matériaux perce dans l'œuvre de Stéphanie Chérpin, montrée par la galerie Cortex Athletico.

La question de la violence urbaine se trouve au cœur du travail en grisaille, presque académique mais non moins cinglant, du peintre Guillaume Bresson, à l'affiche chez Nathalie Obadia. Physique quantique, science-fiction, architecture utopique et rumeur forment le socle des créations de Loris Gréaud, dont les prix oscillent entre 6500 et 350000 euros chez



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com



Yvon Lambert. Lauréat du prix Marcel-Duchamp en 2008, Laurent Grasso cultive pour sa part nos paranoïas et peurs secrètes, tandis que Cyprien Gaillard pose son objectif sur les logements sociaux, l'urbanisme sauvage, les ruines modernes. C'est enfin dans un véritable dédale mental que nous conduit le travail tout en énigmes de Tatiana Trouvé.

Une scène issue de l'immigration a aussi pris son envol. Révélé par la galerie Kamel Mennour, le très synchrétique Kader Attia a posé son empreinte à l'étranger, rejoignant les écuries d'Ursula Krlinzinger ou de Christian Nagel. En mars dernier, il fut le lauréat du prix Abraaj Capital. Latifa Echakhch, Zineb Sedira, lauréate du prix SAM Art Projects, et Mohamed Bourouissa, découvert à « Dynasty », commencent à tricoter leur place.

Do you speak english?

Mobilité et ouverture d'esprit sont les mamelles de cette nouvelle scène. Si beaucoup d'artistes hexagonaux n'ont effectué qu'un *one-shot* chez feu le marchand new-yorkais Leo Castelli, les jeunes créateurs prennent mieux leur destin en mains. Et surtout, ils

parlent anglais, sésame nécessaire à toute greffe à l'étranger.

Représenté en France par Art : Concept, le travail tout en rhizomes d'Alexandre Singh est montré à New York chez Harris Lieberman. Nominé pour la prochaine édition du prix Marcel-Duchamp, Cyprien Gaillard a rejoint la galerie Sprüth Magers et enchaîne les *solo shows* dans des musées prestigieux comme le MMK de Francfort, le Hammer Museum de Los Angeles ou le Hirshhorn Museum de Washington. Ses prix, entre 15000 et 40000 euros, n'ont rien à envier à ceux des artistes américains de son âge.

Laurent Grasso a intégré la galerie Sean Kelly à New York. Il y fera sa première exposition monographique jusqu'au 23 octobre sous le titre « Sound-Fossil ». En février 2011, Loris Gréaud exposera chez Pace Gallery et Yvon Lambert à New York. Tatiana Trouvé a fait la couverture de la prestigieuse revue *Art in America* et a exposé en mars 2010 chez Larry Gagosian. En octobre, elle bénéficiera d'un *solo show* à la foire berlinoise Art Forum, sur le stand d'une galerie elle-même berlinoise, Johann König. Vous avez dit décomplexés? ■ **Roxana Azimi**

Guillaume Bresson

Untitled (2010)
Les prix du jeune Toulousain, lauréat du prix Sciences-Po, varient entre 5000 et 25 000 euros.

Présenté par la galerie Nathalie Obadia.

Question à...

Stéphane Corréard

Directeur du Salon de Montrouge

Quel rôle le Salon de Montrouge joue-t-il dans l'émergence d'une nouvelle scène en France?

Je pense qu'il joue un rôle un peu structurant, comme les Ateliers l'ARC ou la Biennale de Paris leur temps. Nous nous efforçons d'associer une prospection large et ouverte et une sélection rigoureuse et pluraliste. Ce phénomène n'est pas réservé au champ artistique, c'est l'ensemble de la société qui réfléchit, je crois, aux meilleurs processus pour faire émerger des personnalités, les intelligences d'où qu'elles viennent.

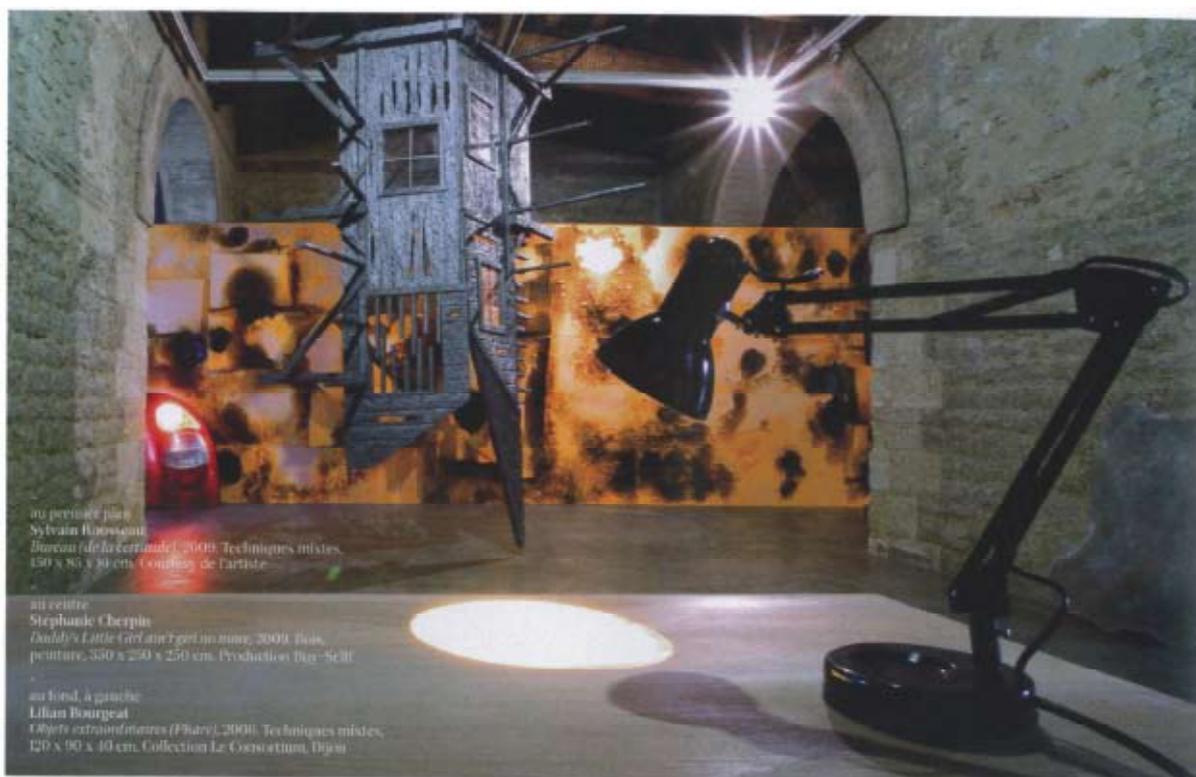
Une nouvelle période s'ouvre-t-elle pour l'art français?

La précédente génération était l'effet presque exclusivement issu des grandes écoles nationales des beaux-arts. C'est très dans l'esprit français les grandes écoles, castes, l'esprit de corps... L'incubateur, c'est le risque d'uniformisation, de conformisme, la production du modèle. À l'opposé, certains des artistes les plus remarqués au dernier Salon de Montrouge ont des parcours beaucoup moins orthodoxes. Les jeunes artistes très bien compris qu'ils devaient savoir aller chercher eux-mêmes les références ou les enseignements dont ils ont besoin pour progresser dans leur pratique.



**cortex
athletico**

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com



au premier plan
Sylvain Brosson
Bureau (de la centrale), 2009. Techniques mixtes,
150 x 85 x 30 cm. Collection de l'artiste.

au centre
Stéphanie Cherpin
Daddy's Little Girl ain't gettin' nutty, 2009. Bois,
peinture, 330 x 250 x 250 cm. Production Buy-Sell.

au fond, à gauche
Lilian Bourgeat
Objets extraordinaires (Bière), 2008. Techniques mixtes,
120 x 90 x 40 cm. Collection Le Courtois, Dijon.

Buy-Sell Capc Bordeaux *Retour vers le futur* Par Paul Bernard

Apparu en 1999 avec le mythique catalogue de vente par correspondance d'œuvres d'art, le groupe Buy-Sell a promu, diffusé et fédéré toute une génération d'artistes. Il continue aujourd'hui ses activités sous la forme d'une structure d'aide à la production à Bordeaux, et d'une galerie, *Buy-Sell Art Club*, située à Marseille. Si les premiers artistes labellisés Buy-Sell avaient une pratique, catalogue VPC oblige, axée sur l'objet usuel et son détournement, c'est aujourd'hui principalement aux sculpteurs que le collectif propose ses services. Une grande partie de la sculpture française est ainsi passée entre ses mains. Buy-Sell a également assuré le commissariat d'une dizaine d'expositions, d'Atlanta à Montréal en passant par la Suisse. C'est la combinaison de ces deux savoir-faire, savoir produire et savoir montrer, qui est à l'œuvre dans chacun de leur projet, *a fortiori* dans celui proposé par Frédéric Lathéade au Capc. Les dix ans de Buy-Sell sont l'occasion d'un retour sur leur activité. Le voyage dans le temps que propose le titre de l'exposition est ainsi à prendre autant comme grille interprétative des œuvres et de l'accrochage que comme un aperçu de l'histoire du groupe, dans un mouvement d'allers et retours.

L'espace qui leur est dévolu s'y prête bien. Accueilli magistralement par le lustre en néon de Stéphane Vigny, le spectateur est contraint

à un va-et-vient entre les deux espaces tout en longueur qui se déploient de part et d'autre de l'entrée de l'exposition. Plongée dans le noir, la visite s'accompagne tout le long d'une sculpture murale d'Anita Molinero qui en fournit l'arrière plan. L'absence d'éclairage spécifique laisse aux pièces lumineuses le soin de mettre en valeur les autres. On retrouve ici l'usage utilitariste de l'œuvre-objet du catalogue. La peinture de Damien Mazières s'entrevoit sous la lumière de Mathieu Mercier, de même que les dessins de Jérémy Profit prennent les teintes de la sculpture technoïde de Frédéric Platéus. Les deux extrémités de l'exposition sont marquées par des pièces franches et agressives. Côté droit, la vidéo *Sylvie* de Nicolas Milhé montre une trentaine de participants du « maillon faible » réclamant l'élimination d'une Sylvie, n'en finissant plus de scander son nom. À l'exact opposé, c'est la pièce *Antipur* de Bruno Peinado qui termine le parcours. Un stroboscope éclaire hargneusement de grandes formes géométriques. Le mythe moderne de la pureté est ici corrompu par la spectacularisation de sa mise en scène. Le caractère violent et racoleur de ces deux salles les rend proprement insupportables et repousse le spectateur vers le centre de l'exposition.

Chaque voyage dans le temps est l'occasion de fantasmer le futur. Le moins qu'on puisse dire c'est que les œuvres choisies en proposent une vision apocalyptique. Le progrès, au cœur de la conception temporelle de la modernité, conduit ici à sa propre ruine, comme en témoigne la photographie *Askia tower* de Nicolas Moulin: l'architecture totalitaire d'un hôtel de Pyongyang

apparaît dans un décor désolé, rappelant l'ultime scène d'un autre voyage dans le temps, *La Planète des Singes*. C'est, plus loin, le simulacre de feu de camp de Briac Leprêtre, inexorablement en train de mourir, qui évoque l'agonie des grands récits tout autant que la robinsonnade. Stéphanie Cherpin et Wilfrid Almendra trouvent une certaine proximité dans leur invocation agressive de la modernité pavillonnaire.

La présence de nombreuses pièces hallucinogènes souligne la dimension psychédélique de toute science-fiction. La perception est altérée par les dessins de Vasarely ou l'arc-en-ciel au repos de Laurent Perbos. Une atmosphère d'après-fête légèrement désabusée se dégage de l'ensemble. Ici, la boule à facettes de Guillaume Poulain tourne au ralenti, là Vincent Laval fait jouer des cafards et des capsules de bière. On reconnaît l'ironie et le caractère de mauvais garçon qui identifiait Buy-Sell à ses débuts. *Retour vers le futur* évite, dans ce sens, les travers de l'exposition consensuelle que peut provoquer la reconnaissance muséale. Ni rétrospective, ni thématique, ni à proprement parler narrative, l'exposition propose des agencements, se risque à l'anachronisme, reflétant la vitalité et l'audace du groupe.

Buy-Sell
Retour vers le futur
Capc, musée d'art contemporain de Bordeaux
6 FÉVRIER - 16 MAI 2010


cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

EXPOSITION

PARIS GAGNANT POUR LES LOCAUX

Les artistes de la région s'exportent. Depuis le 11 juin et jusqu'au 5 septembre prochain, deux grands établissements parisiens, le Musée d'art moderne et le Palais de Tokyo, accueillent l'exposition Dynasty. Cet événement culturel d'art contemporain a pour vocation de consacrer la jeune scène française. Parmi les 40 artistes retenus après une prospection menée sur toute la France, une part importante est en étroite relation avec l'Aquitaine. En effet, nés, formés et/ou soutenus par des institutions ou des galeries de la région, 7 jeunes artistes aquitains ont été choisis pour exposer et ainsi incarner le dynamisme de la scène artistique française émergente. Il est donc possible d'aller admirer les créations de Stéphanie Cherpin, diplômée de l'école des beaux-Arts de Bordeaux. Elle a déjà exposé à la galerie Cortex Athletico et au CAPC, Laurent Le Deunff, diplômé lui aussi de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, Bertrand Dezoteux, né à Bayonne et Antoine Dorotte, qui a bénéficié d'une exposition personnelle aux Beaux-Arts de Bordeaux. Le Pessacais Benoît Maire, actuellement à l'affiche au Frac Aquitaine avait lui été invité au CAPC pour une de ses performances artistiques. Parmi les autres artistes présents Nicolas Milhé, à l'honneur du dernier Evento et Masahide Otanie née au Japon, diplômés des Beaux-Arts de Bordeaux.



STÉPHANIE CHERPIN

ANNE DRESSEN

AVRIL 2010

Anne Dessen : Tu réalises tes sculptures en recyclant des objets...

Stéphanie Cherpin : Je travaille toujours à partir d'objets ou de matériaux communs, appartenant à une sorte de mémoire collective. Mes gestes sont du même ordre, simples, rudimentaires. Le recyclage n'est pas systématique, ce sont surtout les lieux et la présentation des objets délaissés qui m'intéressent, ainsi que la question de l'économie de moyens. Un jour, un ami m'a dit que je faisais une sculpture d'ouvrier et ça m'a semblé juste. L'échelle de mes sculptures est importante sans être monumentale : elle doit déborder mes propres limites physiques, les malmener.

A. D. : Quel est le statut de tes dessins, des esquisses, des notes ?

S. C. : Je dessine beaucoup, il ne s'agit en aucun cas de plans ou de dessins préparatoires, plutôt d'une forme d'écriture, d'une manipulation graphique qui me permet de continuer à épuiser la forme, après ou à côté du travail dans l'atelier. Ce sont aussi des *aide-mémoire* que je n'expose pas : des inventaires que je peux « garder » avec moi et apprendre à connaître.

A. D. : Peux-tu parler de notre visite au cimetière de la voirie aux abords de Paris ?

S. C. : C'est, pour moi, un environnement familial, à la fois apaisant mais aussi emplí de mystères, d'angoisses. C'est un non-lieu comme les zones commerciales ou industrielles où je prélève aussi les matériaux de mes sculptures. Une grande partie de mon travail se fait dans ces lieux, l'atelier étant juste le moment de la « retranscription ».

A. D. : Je te sens assez proche d'artistes comme Anita Molinero bien sûr, mais aussi Jimmie Durham, David Hammons, Abraham Cruzvillegas ou Rachel Harrison.

S. C. : Ils font partie d'une longue liste d'artistes qui réfutent l'histoire comme principe d'autorité. Elle est prise comme un motif ou une expérience parmi d'autres. Ce ne sont en aucun cas des « références », je les vois plutôt comme des alliés.

A. D. : Penses-tu de la figuration vers une plus grande abstraction, même si les formes restent souvent évocatrices, incarnées...

S. C. : Je n'ai jamais tenté d'imposer une image dans mes pièces et je m'en suis toujours méfiée. Si elles peuvent évoquer quelque chose, c'est toujours après coup et ce n'est jamais volontaire. Tu as raison de parler d'incarnation, ce que l'on peut reconnaître en elles est de l'ordre d'un réel en acte. Mes sculptures ne sont jamais des objets mais bien des sujets agissants, au même titre



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux

tél. : +33 5 56 94 31 89

www.cortexathletico.com

que moi, dans un rapport d'égalité. Elles peuvent donc avoir les qualités physiques ou psychiques du vivant, je pense que c'est là qu'intervient cette notion de ressemblance.

A. D. : Peux-tu parler de ton intérêt pour l'animisme ?

S. C. : Ce n'est pas une croyance que j'ai adoptée mais une constatation qui s'est imposée et que certaines lectures m'ont aidée à formuler. J'ai été bouleversée, par exemple, en lisant *Par-delà nature et culture* de Descola ; j'aurais pu parler de mon travail, de la relation à mes sculptures et à mon environnement, dans les mêmes termes, notamment en ce qui concerne les questions d'identités : masculin/féminin, vivant/mort, humain/non-humain.

A. D. : Tu m'as dit que tu trouvais ton travail pénible et addictif à la fois.

S. C. : Je mets tout en place, presque malgré moi, pour que mon travail soit le plus pénible possible : refus du « projet », de la virtuosité technique et de l'érudition, travail dans l'urgence, pièces encombrantes... La peur, l'angoisse et la solitude générées par ce défaut de compétence sont nécessaires. La violence qui peut découler des gestes et des émotions doit servir la force de résistance de la sculpture. Faire une pièce est rarement confortable et ne doit pas l'être non plus dans sa réception. C'est plutôt une obligation, comme si je devais me décharger de quelque chose, et ce sont pourtant des moments d'une intensité rare, d'où l'addiction ! D'ailleurs le moment de l'exposition est souvent vécu comme une descente, la sculpture se trouve là, par défaut, comme une espèce animale en voie de disparition que l'on irait voir au zoo.

A. D. : Tu écoutes systématiquement de la musique en travaillant.

S. C. : C'est un outil de travail indispensable qui fait

monter une énergie particulière mêlée de mélancolie et de force guerrière, oriente mes gestes et « donne la parole » à mes pièces. C'est vrai que la sculpture s'apparente pour moi à une forme de lutte, un engagement politique, sans parti ni militantisme, presque perdu d'avance mais qu'il faut pourtant mener.

A. D. : D'où provient le titre de la sculpture que tu prépares pour l'exposition « Dynasty » ?

S. C. : *Let's me knife, knife me lets, I will get what I like* est tiré d'un morceau des Pixies, sur un caribou réincarné en homme se lamentant sur sa condition de citoyen. Les objets de la voirie que j'ai récupérés pourraient reprendre ces paroles à leur compte. Le Palais de Tokyo et le musée d'Art moderne sont des espaces symétriques, un grand bâtiment coupé en deux. Je compte donc reprendre ce geste qui m'est habituel (couper, séparer) et que les deux bâtiments semblent mettre en scène : deux pièces, comme les deux moitiés d'une même œuvre, chacune pourtant autosubsistante, dialoguant à distance.



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

La jeune création s'affiche



DOMINIQUE GODFREY

Un panneau lumineux géant du Bordelais Nicolas Milhé domine la colonnade qui relie le musée d'Art moderne de la ville de Paris et le palais de Tokyo, sur la colline de Chaillot. L'œuvre appartenant à l'État, qui proclame « Respublica » (la chose publique), a été dévoilée pour la première fois à Bordeaux, l'automne dernier, à l'occasion d'Evento, avant d'être exposée sur les silos à grain de Bacalan. Elle constitue, aujourd'hui, une sorte d'emblème pour une double exposition intitulée « Dynasty » où, parmi la quarantaine d'artistes de moins de 30 ans sélectionnés dans toute la France, figurent sept jeunes créateurs liés à l'Aquitaine.

C'est un joli coup réussi par les institutions impliquées pour que les talents d'ici réussissent à se faire une place au soleil. En premier lieu le Frac Aquitaine, dirigé depuis 2007 par Claire Jacquet, qui offre à des artistes émergents son appui pour produire les œuvres, son espace pour les exposer, et son carnet d'adresses pour les faire connaître.

La galerie bordelaise Cortex Athletico, avec Thomas Bernard à sa tête, réalise aussi un remarquable travail de défrichage. Il repère les personnalités prometteuses, aide et soutient leur travail, les expose dans son espace proche du CAPC, et en emmène certains jusque dans les grandes foires internationales. Le groupe Buy Self, piloté par Frédéric Latherrade, offre pour sa part, à la Fabrique Pola, ses moyens techniques et son savoir-faire pour que des œuvres importantes puissent voir le jour. Il est bien loin, le mythe de l'artiste solitaire cher au XIXe siècle. La référence serait plutôt l'atelier de la Renaissance, avec ses multiples participants et ses mécènes.

Enfants des années 80

« Dynasty » était une occasion à ne pas manquer, car c'est la première fois que la France se soucie aussi clairement de promouvoir sa création émergente. Et cela, en choisissant le moment de la Foire de Bâle, qui attire en Europe collectionneurs, galeristes et critiques de tous horizons.

Le palais de Tokyo et le musée d'Art moderne de la ville de Paris sont à l'initiative de cette opération inédite. Pour repérer les nouveaux talents, ils ont lancé une consultation nationale auprès des écoles d'art, des Frac et des Directions régionales de l'action culturelle (Drac). Julien Fronsac, l'un des curateurs du palais de Tokyo, qui participe aussi au comité technique du Frac Aquitaine, a fait partie des poissons pilotes impliqués dans la prospection. « J'ai aussi rencontré des artistes ou des institutions que je ne connaissais

pas », explique-t-il. « Nous avons essayé de nous débarrasser de certains tics incestueux qui parfois caractérisent le monde de l'art. »

Ce travail a fait remonter un millier de dossiers. Les directeurs des deux institutions ont choisi 40 candidats pour exposer dans chacun des deux lieux. Le titre « Dynasty » est le nom d'une série télévisée concurrente de « Dallas » dans les années 80. Le nom n'est pas seulement ironique, il sert à caractériser la génération visée. Il symbolise aussi, pour Julien Fronsac, « une forme de création qui s'ouvrait à la culture du divertissement ». Dans cette décennie, les hiérarchies culturelles étaient balayées et toutes les formes de la culture populaire et télévisuelle devenaient éligibles à une place dans le vocabulaire artistique.

La pépinière Cortex Athletico

Par exemple, le Bayonnais Bertrand Dezoteux a basé sa vidéo « L'Heure du cheval » sur un vieux document amateur en noir et blanc où était filmé un jeune paysan partant s'exiler aux Amériques. Mis en scène sur un mode régionaliste, le document s'amuse à taquiner le provincialisme, l'un des grands tabous de l'art contemporain. Stéphanie Cherpin, diplômée des beaux-arts de Bordeaux et représentée par Cortex Athletico, reste fidèle à ses formes d'habitats et autres contenants improbables, en suspendant au palais de Tokyo une gigantesque bâche qui ressemble à un fantôme. Laurent Le Deunff, issu lui aussi de l'école de Bordeaux, et puissamment soutenu par le CAPC, semble inspiré par la préhistoire. Il montre un crâne, un mammouth et des dessins de grottes qui mettent en valeur son superbe coup de crayon.

Autre diplômé de Bordeaux, Nicolas Milhé expose plusieurs œuvres, dont un grand paysage fendu d'une meurtrière, et le Japonais Masahide Otani, issu du même vivier, des moulages en béton représentant des volets clos. Parmi les œuvres de Benoît Maire, autre membre de la pépinière Cortex, on remarque une installation astronomique et platonicienne, composée de miroirs, de chaises et d'un télescope. Et chez Antoine Dorotte, représenté par la galerie bordelaise ADDC, une « Suite d'O » composée de morceaux de métal organisés selon la suite de Fibonacci. Mais ce ne sont là que quelques-unes des 80 propositions venues de partout pour donner une idée de la création en herbe.



cortex
athletico
20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

ENQUÊTE ARTISTES ÉMERGENTS

Lorsque l'on arrive, ce jeudi 3 juin, une semaine pile avant le vernissage de *Dynasty*, le palais de Tokyo ressemble à une fourmilière où s'agit une foule de jeunes gens. Pour la plupart âgés de moins de 30 ans, pour certains encore en école d'art, ils ne sont pas les assistants d'un artiste invité à exposer au musée mais finissent d'installer leurs propres œuvres, sculptures lourdes, découpe de matériaux, réglages de vidéos. Seul Benoit Maire, l'un des rares artistes post-conceptuels parmi les quarante réunis pour l'occasion, semble décontracté.

Du côté du musée d'Art moderne de la Ville de Paris, situé juste en face, la tension est encore plus vive : après le vol de cinq chefs-d'œuvre des collections permanentes, les contrôles ont été renforcés et l'on doit passer par le PC sécurité.

Dans ce capharnaüm, on rejoint bientôt trois artistes : Stéphanie Cherpin, en plein travail, Florian Pugnaire et David Raffini, affairés à régler les derniers calages de leur film. Ils ont accepté de nous servir de guides. Non pas pour nous frayer un chemin dans cette exposition encore en chantier mais pour tenter de mettre des visages, et des trajectoires sur ces individus qui se cachent sous l'étendard des artistes "émergents".

Depuis quelque temps, on assiste à une multiplication des expositions de jeunes artistes. Ou plutôt à une accélération du tempo. Il ne s'agit même plus de sauter d'une génération à l'autre : en l'espace d'une décennie, dans un flux continu, on a vu défiler trois vagues d'artistes. Certains considèrent ce jeunisme assumé comme le faire-valoir d'une vaste opération de com. Il s'agit en tout cas d'un passage obligé pour bon nombre d'institutions, mouvement que soutient avec vigueur une montée de jeunes curateurs, galeristes ou critiques d'art.

Rien qu'en cette fin d'année scolaire, on ne compte pas moins de quatre manifestations, à Londres, Paris et dans plusieurs villes de France, qui misent exclusivement sur la jeune génération. A Londres, la sacro-sainte galerie Saatchi marque un nouvel essai, quinze ans après le lancement choc des Young British Artists (les fameux YBA, dont Damien Hirst, les frères Chapman ou Marc Quinn, la cinquantaine aujourd'hui, étaient les plus fervents porte-parole), avec l'exposition *Newspeak: British Art Now* consacrée à la nouvelle garde anglaise.

En région parisienne, le Salon de Montrouge a repris de la vigueur depuis qu'il se tourne vers de très jeunes artistes. Début juillet, la manifestation nationale *Imaginez Maintenant* fera la part belle aux "créateurs de moins de 30 ans", toutes disciplines confondues.

Au palais de Tokyo et au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, l'exposition *Dynasty*, conçue en stéréo, entend dresser un état des lieux de la jeune scène française et témoigner de son extrême vitalité. Au New Museum de New York, l'an dernier, le titre de l'exposition résumait l'affaire : *Younger than Jesus*, "plus jeunes que Jésus".

Qui se cache derrière cette nouvelle catégorie d'artistes ? Qui sont ces artistes dits

d'une reconstitution grandeur nature d'une bataille napoléonienne : collaborant ici à une œuvre commune, ils représentent bien ces artistes qui naviguent entre les collectifs et le parcours singulier.

Issu d'une famille modeste de Corse, élevé par un père instituteur, Raffini raconte avec un accent charmant qu'il a d'abord passé trois ans aux arts appliqués à l'université de Corte. Trois années durant lesquelles il a surtout "monté un groupe clandestin avec des amis compositeurs et programmeurs" et visité l'Italie où il a découvert les chefs-d'œuvre de la Renaissance. A l'école de la Villa Arson à Nice, où il débarque sur un coup de tête, il reconnaît avoir d'abord été "totalement désarçonné" par des personnalités et des pratiques nouvelles. C'est là qu'il fait la connaissance de Florian Pugnaire qui, après un an de droit pendant lequel il a surtout "joué aux cartes", y arrive après une prépa beaux-arts.

"Les étudiants s'entraidaient beaucoup. J'ai filmé par exemple l'une des premières performances de David qui chantait des dialogues de manga à la manière des polyphonies corses", se souvient Florian Pugnaire qui a ensuite enchaîné avec un postdiplôme de deux ans à l'École d'art du Fresnoy à Tourcoing, réputée pour sa formation technique et ses budgets de production importants. Les à-côtés, comme "installer de la moquette au Palais des festivals de Cannes ou filer un coup de main à l'artiste suisse John Armleder sur un montage d'expo", comptent autant que les enseignements.

Paradoxe des artistes émergents : on assiste à une grande diversité des parcours mais aussi à un passage désormais quasi systématique par les écoles d'art. "Les artistes d'aujourd'hui n'ont plus honte d'assumer leur formation dans une école d'art, ce qui n'était pas le cas de la génération des Boltanski, Buren, Lavier, qui a entretenu très peu, ou pas du tout, de relation avec la formation artistique", commente le critique d'art Bernard Marcadé, professeur d'esthétique à l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy depuis 1985.

Christian Merlihot, directeur pédagogique du Pavillon, programme rattaché au palais de Tokyo depuis neuf ans, partage ce constat : "Contrairement à certains artistes

➤ Ils doivent assumer techniquement leurs productions, cultiver leur réseau, comprendre les enjeux du marché.



Stéphanie Cherpin, 31 ans. Il y a plus de filles que de garçons dans les écoles d'art.

émergents ? Quel est leur profil ? A quoi peuvent bien ressembler les épreuves qui les ont menés depuis le bac jusqu'à ces expositions ultramédiatisées, calquées sur le format *Nouvelle star*, ces consécérations parfois empoisonnées qui, au pire, pourraient les voir surgir aussi vite qu'ils disparaîtront ? Comment ont-ils négocié le virage de fin d'études pour tracer leur sillon dans le champ de l'art contemporain ?

Prenons Florian Pugnaire et David Raffini, qui présentent à *Dynasty* un film réalisé lors



cortex
athletico

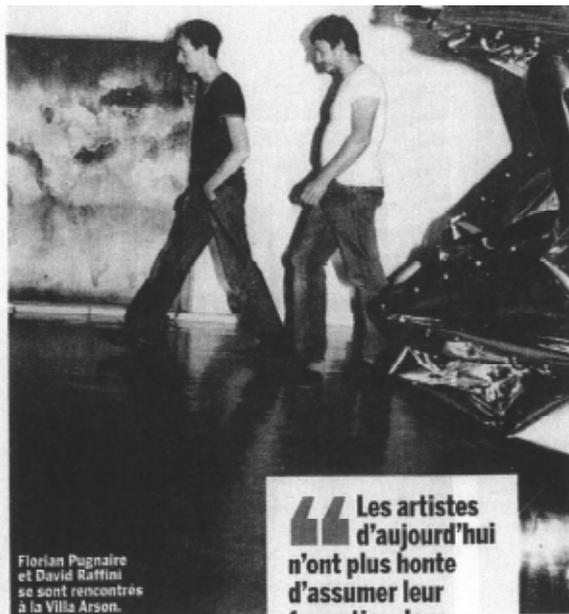
20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

venus d'Amérique du Sud ou d'Asie du Sud-Est, les artistes européens passent tous par les écoles d'art ou l'université, parfois les deux, comme Benoit Maire qui, après cinq ans passés à la Villa Arson, a fait un DEA de philosophie à la Sorbonne. Il n'y a quasiment plus d'autodidactes comme on en trouvait dans les années 90."

Stéphanie Cherpin (née en 1979) joue aussi le cumul des mandats : une prépa littéraire, quatre mois à Sciences-Po, un master en philosophie à l'université de Nice, puis trois ans à l'école des beaux-arts de Bordeaux - où elle valide ses trois premières années par un diplôme national d'arts plastiques, avant de rallier l'école des beaux-arts de Marseille. Cette jeune sculptrice présente à *Dynasty* deux installations en tensions réalisées à partir de la carcasse d'une tente Quechua à laquelle elle greffe des éléments de voirie (rétroviseurs, miroirs, feux de signalisation). Pour elle, le saut d'une école à l'autre s'est imposé tout seul. "À l'époque, l'école des beaux-arts de Bordeaux ne correspondait pas à ce que je voulais faire, les ateliers étaient trop petits, il n'y avait pas assez d'outils, il ne fallait pas tacher le sol... Un professeur m'a orientée vers l'école de Marseille où enseignait Anita Molinero qui comme moi travaille la matière avec des scies sauteuses, des meuleuses, des chalumeaux... Mon travail a pris de l'ampleur lorsque je suis arrivée là-bas, il n'y avait que des garçons dans les ateliers, de très bons techniciens, mais aussi une véritable émulation."

À la voir aujourd'hui se coltiner tout le sale boulot et enchaîner les cigarettes, on se dit que Stéphanie Cherpin n'a pas dû trop souffrir de cet environnement viril. De manière générale, dans les écoles d'art, on trouve plus de filles que de garçons, tandis que la proportion s'inverse à la sortie de l'école. La preuve : dans *Dynasty*, on compte douze artistes femmes pour vingt-huit hommes.

Autre tendance remarquable dans les nouvelles générations d'artistes : leur professionnalisme accru. Chose étonnante quand, il y a dix ans encore, l'artiste Bertrand Lavier proclamait au contraire qu'on n'était pas artiste pour être des professionnels. Mais entre le marché de l'art florissant, les métiers de l'exposition, les écoles de curateurs, les stratégies de communication, la structuration plus forte des centres d'art et l'internationalisation des arts - sans oublier la réussite de l'Anglais Damien Hirst, de l'Américain Jeff Koons ou plus récemment du Français Loris Gréaud, qui s'est vu offrir à 30 ans



Florian Pugnair et David Raffini se sont rencontrés à la Villa Arson.

Les artistes d'aujourd'hui n'ont plus honte d'assumer leur formation dans une école d'art."

La critique d'art
Bernard Marcadé

l'intégralité du palais de Tokyo -, c'est tout le champ de l'art qui s'est professionnalisé.

Les jeunes plasticiens eux-mêmes donnent parfois l'impression de pratiquer l'art comme on fait un métier.

Chacun de nos trois artistes a très tôt participé à des projets extérieurs. Ils n'ont pas hésité à produire leur propre cadre de diffusion. Ainsi, Stéphanie Cherpin, qui a intégré la galerie Cortex Athletico à sa sortie de l'école, organisait une expo dès sa cinquième année à l'école des beaux-arts de Marseille, en compagnie de deux amis critiques d'art, Paul Bernard et François Aubart. "Nous avons pris en charge toute la chaîne de production de l'expo, depuis la recherche de fonds jusqu'à la sélection des pièces, en passant par la production du carton de vernissage."

Quant à Florian Pugnair et David Raffini, c'est sur un mode plus hippie qu'ils organisaient en 2009 la première édition de leur *Summer Camp* dans une usine de charpenterie corse. "Nous avons invité une vingtaine d'artistes européens, raconte David Raffini, il y avait une ambiance un peu western avec le maquis, l'usine au repos, la rivière... A long terme, j'aimerais que l'on crée des résidences dans cette menuiserie."

"On peut parler d'une professionnalisation de la jeune génération, renchérit Christian Merlihot, qui a vu défiler depuis près d'une décennie des artistes venus du monde entier. Au-delà du projet artistique, les écoles ap-

prennent aux artistes à inscrire leur travail dans les rouages d'une économie : en général, les deuxième et troisième années sont consacrées à la gestation du projet, tandis qu'à partir des quatrième et cinquième années, les étudiants commencent à se poser les questions de monstration et d'exposition."

Cette spécificité française, il faut la défendre devant la menace d'une réforme qui devrait prochainement aligner les écoles d'art sur le modèle européen du LMD (licence/master/doctorat). En cause donc, des critères comme la semestrialisation ou la réalisation d'un mémoire "à visée scientifique", totalement décalés par rapport à la réalité des écoles d'art. "Avec cette réforme, on risque de s'exposer à des aberrations, estime

Christian Merlihot. Un étudiant pourra avoir son UV uniquement parce qu'il remplit certaines cases, alors même que son travail n'est pas bon et que tout le monde

sait pertinemment qu'il ne deviendra jamais un artiste." Quand bien même tous les étudiants des Beaux-Arts ne sont pas destinés à devenir artistes : "Une école d'art n'est pas une fabrique d'artistes, répond Bernard Marcadé, mais un lieu de réflexion et de production ouvert sur le monde."

Embûches, carrières, calculs et stratégies : le monde de l'art ressemble par endroits à l'univers impitoyable de Dallas, et le trajet d'un jeune artiste à un long combat. Il est vrai que, pour faire face à un marché de l'art et à une industrie culturelle qui consomment les artistes comme des produits et qui ont soif de renouvellement, on leur en demande déjà beaucoup : rester fidèles à un projet personnel en cours de construction tout en maniant assez la théorie pour inscrire leur travail dans une histoire de l'art récent, assumer techniquement leurs productions, savoir se vendre, cultiver leur réseau, comprendre les enjeux du marché...

À ce rythme, la vie d'un jeune artiste se transforme en jeu de l'oie grandeur nature : sauter des cases, revenir en arrière, relancer les dés ou accéder directement à la case victoire. Allez les bleus. ■

Dynasty Jusqu'au 5 septembre au palais de Tokyo et au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Paris XVI^e

///www.palaisdetokyo.com et www.paris.fr



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

EXPOSITION. Tous les artistes de la galerie Cortex Athletico sauf un sont réunis dans une exposition sans ambition théorique mais pleine de désir pour les oeuvres

Fête de famille



« Pierre », de Benoît Maire, à voir jusqu'au 20 février. (photo dr)

« Nous avons besoin de nous faire plaisir avec le lieu, de ne pas tout le temps se passer la cervelle au presse-citron pour que tout tombe juste », explique Thomas Bernard. L'exposition « Matériaux divers et autres bonnes nouvelles », consacrée à la douzaine d'artistes de la galerie Cortex Athletico est comme une fête de famille.

Tout s'est passé entre soi. Chaque membre de l'équipe, permanent, stagiaire ou contractant régulier a pu choisir l'oeuvre qui lui plaisait. Résultat, il n'y a pas de propos théorique ni de rapprochements lourds de sens, juste le besoin manifesté de fêter ensemble une année 2009 qui a été bien remplie et une série de bonnes nouvelles. En effet 2010 va amener un renforcement de l'image internationale de la galerie qui participe bientôt à l'Armory Show de New York et à une section plus prestigieuse de la foire de Bâle.

Pas encore vues à Bordeaux

À l'exception de la pièce de Damien Mazières, un panneau en lanières de verre découpées, pratiquement aucune des autres, puisées dans un stock d'un millier, n'avait encore été vue à Bordeaux. Le rapprochement des oeuvres est purement visuel., aucune ne prétend incarner une tendance ou une catégorie. Dans la grande salle centrale, le dispositif mi-technologique mi-pictural du store rouge de Mazières cohabite avec les formes architecturales évidées du Japonais Mashide Otani, une belle main hybride de Benoit Maire, donnanter et recevanter à la fois, et les avions de Chantale Raguët, imprégnés d'autobiographie (un sien grand-père était pilote dans l'armée) et de goût pour les images collectionnées, auxquels font écho quatre peintures de Frank Eon superposant modélisations architecturales et formes abstraites.

Au fil d'un parcours que rien n'impose, le visiteur découvre les filaments délicats et le bruitage intimiste de Rolf Julius, des dessins de Stéphanie Cherpin préparatoires à certaines oeuvres déjà exposées, la géométrie de Pierre Clerk, une photo. un peu ironique de Charles Mason, des tirages de Fogarasi et des dessins préparatoires aux peintures de Gicquel.

Seul manque à l'appel Benoit Descottes dont une série inachevée est gardée dans un lutrin. L'ensemble n'est pas emblématique de la galerie mais il juxtapose des pans de son histoire avec une décontraction de bon aloi.

Jusqu'au 20 février, Cortex Athletico, rue Ferrère à Bordeaux. 05 56 94 31 89

Auteur : Dominique Godfrey



20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

19

L'œil en faim Spirit #54

CHRONIQUE ▶

ACTU DES GALERIES

Bang bang

Cortex Athletico a choisi de construire une programmation artistique autour de trois invités : les plasticiens Masahide Otani et Stéphanie Cherpin, et l'historienne de l'art et commissaire indépendante Marie Canet. La volonté affichée de Thomas Bernard, directeur de la galerie, au moment où se déroule à Bordeaux la première édition d'Evento, dont le casting affiche les ambitions internationales de la manifestation, est de présenter le potentiel de ces trois personnalités qui ont en commun d'avoir bâti un bout de leurs parcours à Bordeaux et d'en être parties pour trouver des moyens plus adaptés au développement de leurs recherches. *Starving in the belly of a whale* (2009) est le titre de l'unique pièce qu'a choisi de montrer Stéphanie Cherpin. Pour cette sculpture, l'artiste a scrupuleusement respecté le plan de montage d'un escalier en pin qu'elle a pris soin, une fois réalisé, de taillader à l'aide d'une scie sauteuse. Recouvert de plusieurs couches de peintures noires, l'escalier est accessoirisé par l'accrochage de lattes noires de stores vénitiens en PVC. À l'aide de deux sangles, cet ensemble est suspendu au plafond. *Starving in the belly of a whale* raconte à travers sa forme insolite, presque méchante, le rapport que l'artiste entretient avec les matériaux qu'elle retient. « Mon travail démarre lorsque je



pars à la rencontre des matériaux dans les chantiers ou les magasins de bricolage. Je cherche à ouvrir au maximum l'éventail de mes possibilités. Je ne réalise pas de plan ou de dessin préparatoire. J'engage un dialogue sous la forme d'un corps à corps, un combat avec les matériaux. Dans cet échange, je ne souhaite pas être un sujet qui agit sur un objet, mais installer un rapport de sujet à sujet. Je veux être le plus neutre possible. Mon travail n'est pas le fruit d'une improvisation ou d'un

expressivisme, car je n'y projette pas d'histoires personnelles. Ma sculpture apparaît par l'expérience du travail. J'ai un rapport violent et agressif à l'égard de mes matériaux qui me procure une certaine liberté. J'ai besoin que mes pièces me dépassent, qu'elles me donnent du mal. »

Stéphanie Cherpin, *Starving in the belly of a whale*
 Masahide Otani
 Marie Canet, *La Chinoise*
 Du jeudi 8 au samedi 31 octobre
 Cortex Athletico
 Renseignements
 05 56 94 31 89 www.cortexathletico.com



cortex
athletico

20, rue Ferrère
 F-33800 Bordeaux
 tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

SUD OUEST

Sud Ouest

Mercredi, 7 octobre 2009, p. Libournais ~ Pays Foyen-C2_17

Stéphanie Cherpin crève de faim dans la bedaine d'une baleine (photo ci-dessous) quand Masahide Otani a la sensation de non-événement. Ou comment deux artistes investissent la galerie Cortex Athletico, l'une travaillant l'assemblage jusqu'à la métamorphose, pour des sculptures pleines de tensions, lorsque l'autre absorbe et déplace les fonctions de l'objet pour un usage tout aussi équivoque. Vernissage demain à 19 heures.

Expositions « Starving in the belly of a whale » et « sensation de non-événement », jusqu'au 31 octobre, 20 rue Ferrère, Bordeaux. Du mercredi au samedi de 12 à 19 heures et sur rdv au 05 56 94 32 89



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

Anglet**3^e biennale d'art contemporain**

Littoral

23 mai - 31 juillet 2009

L'avantage de la petite biennale du littoral d'Anglet, au Pays basque, c'est son recentrage sur les problématiques esthétiques. Lesquelles ? Quatre kilomètres linéaires de plage face à l'océan Atlantique, la rude concurrence d'un ciel changeant et d'une masse liquide dont les rapides variations de vert distraient de l'ennui que peuvent susciter le bleu méditerranéen ou l'eau claire des lagons, une fréquentation d'office publique enfin. Les spectateurs sont ici les plagistes et les baigneurs, toutes CSP et tous niveaux culturels confondus.

Didier Arnaudet, commissaire de cette 3^e édition de la biennale d'Anglet, n'a opté ni pour la facilité, ni pour le racolage. Pas de recherche de séduction à tout prix du genre rochers peints ou pédalos décorés. Les dix œuvres produites pour la biennale, toutes exposées en plein air et conçues en relation étroite avec le lieu, se signalent par leur nature contextuelle. Un bon exemple en est fourni par *le Théâtre clandestin* de Julien Prévieux. Cet écouteur géant archaïque (deux murs incurvés de béton se font face, concentrant l'onde sonore vers un foyer unique) est une copie des écouteurs Outside mis au point par les Anglais au début du 20^e siècle dans le but de repérer le plus tôt possible les avions traversant le Channel, eux aussi établis sur le littoral. Autre exemple, *Where did you sleep last night ?*, de Stéphanie Cherpin. L'artiste crée une sculpture

aux accents brutaux en utilisant, véhicule par excellence étésien et voué à abriter les séjours sur la côte, une caravane détruite par la violente tempête de l'hiver dernier, qui a ravagé le littoral basque et la forêt landaise toute proche. « *L'appel du large* », « *l'énergie* » même du lieu, comme le dit Didier Arnaudet, sont ici les éléments déterminants d'un jeu de réciprocity qui voit l'artiste réagir au paysage existant et en faire le cadre privilégié d'une réflexion qui outrepassa la seule offre d'un bel objet à contempler mollement tout en bronzant, Ray-Bans plantées sur l'arête nasale et le seul bruit du resac dans les tympans.

Parmi les propositions les plus dignes d'attention proposées par cette biennale, on citera d'abord l'étonnante installation de David Boeno, *Hérodote, Histoires, VII, 35*, une plaque de fer fichée dans le sable de la plage, face à la mer. L'artiste y a fait découper au laser une phrase d'Hérodote relative à la défaite des Perses à Salamine, contre les Athéniens qui les ont vaincus sur mer : « *Xercès [le souverain perse, en colère] ordonna d'infliger à la mer trois cents coups de fouet et de jeter dans ses eaux une paire d'entraves.* » Autres réalisations stimulantes : celles d'Aurélien Slonina, de Laurent Le Deunff et Manu Muniategiandikoetxea, dont les sculptures constituent d'habiles et opportuns détournements, parfois non dénués d'humour : celui d'un désodorisant pour la première, de matelas de bain gonflables et d'une étagère de Rodtchenko pour les deux autres. Quant à la palme de la réussite, s'il en faut une, celle-ci pourrait bien revenir à *Silice d'Anglet*, de Michel Herreria. L'artiste bordelais a installé sur la plage un cube de verre minimaliste

qu'il a rempli de sable. Belle image que celle que produit pour l'œil cette forme posée, puissamment géométrique, évoquant l'art minimal, entrant en conversation avec le mouvement des vagues et du ciel. Cette belle image est bientôt lézardée par l'évolution de la sculpture. Ses flancs transparents craquent et, comme un pare-brise automobile sous l'impact d'un gravier, se fissurent sous l'effet du poids du sable combiné aux variations de la température et de l'hygrométrie ambiantes. Comme une mise en garde contre la beauté pure, qui ne résiste pas aux lois de la physique, tandis que la réalité reprend ses droits, implacable.

Paul Ardenne

Paris**Vraoum !**

La Maison rouge

Fondation Antoine de Galbert

28 mai - 27 septembre 2009

Il vous reste tout juste un mois pour visiter *Vraoum !, trésors de la bande dessinée et art contemporain*. Organisée par David Rosenberg et Pierre Sterckx, il s'agit véritablement d'une exposition à caractère muséal par l'ampleur du projet et l'importance de certaines pièces exposées. C'est, aussi et surtout, une exposition jubilatoire.

Ici, « *pas de hiérarchie, pas plus de clivages. La bande dessinée y apparaît en tant qu'art et l'art contemporain comme nourri de celle-ci* ». Les

cortex
athletico20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

Bella vista

La troisième édition de la biennale d'art contemporain d'Anglet a l'allure d'une créature au corps défilé dont les membres éparpillés au vent s'accrochent à l'Épervière des dunes. Dix artistes ont investi les 4,5 km de plages en y installant leurs œuvres spécialement conçues pour l'occasion. Jusqu'au 31 juillet, un voyage déroutant de la Barre à la Chambre d'Amour. Rencontre avec Didier Arnaudet, commissaire de l'événement.

Quelle est l'origine de ce projet de commissariat d'art ?

La ville d'Anglet a souhaité offrir une scène singulière à la création contemporaine et ainsi faire clairement le choix d'une ouverture et d'une sensibilisation à l'art d'aujourd'hui, c'est-à-dire un art qui prend le risque de s'engager dans les turbulences et les mutations de notre temps, un art vivant qui nous sollicite, nous interroge et nous accompagne dans notre compréhension du monde et notre relation aux autres. Je l'ai d'abord imaginé comme une phrase, sans commencement ni fin. Tout à la fois transparente et énigmatique, évidente et étrange. Une phrase mouvante, mobilisée par le large, cet appel qui nous rend plus curieux, plus incisif. Et finalement, cette biennale, je l'ai écrite sur un mode fragmentaire, éclaté, avec des mots et des images, des objets et des traces, en choisissant dix artistes, en accompagnant dix projets, comme une invitation à rencontrer et à partager ce littoral et l'étonnante variété de sa composition.

Comment avez-vous « composé » avec l'immense étendue du littoral d'Anglet ?

Cette manifestation est d'abord un hommage à son ampleur et sa singularité. Le littoral n'est ni un décor, ni un écran mais la matière, l'énergie et la lumière des propositions des artistes. Toutes les interventions des artistes qui s'inscrivent dans ce paysage se font d'abord sur le mode de la rencontre et du partage. Cette manifestation est un voyage. Il faut donc se laisser porter, entraîner par son mouvement qui traverse, prolonge, invente des formes, des images et des atmosphères. Et les artistes sont comme les grands voyageurs chantés par Alain Bashung : ils nous entraînent dans des récits captivants qui ne nous laissent pas intacts. Ils nous offrent l'expérience d'une confrontation saisissante avec des objets, des formes et des signes poétiques, étranges, mystérieux.

Where did you sleep last night ?

Stéphanie Cherpin
L'œuvre a été conçue sur place et s'inspire d'une chanson d'esclave écrite par Lead Belly, popularisée par Kurt Cobain. Deux caravanes évidées dans un trou. Autant dire qu'il s'agit d'un volume impressionnant et d'un matériau « mal mené », selon les mots de l'artiste. Stéphanie Cherpin taille directement dans les caravanes pour révéler l'ossature des machines. Ce processus d'altération précède celui du

recouvrement avec de la peinture et du bitume. La structure apparaît alors comme pailletée. Elle brouille les pistes et nous fait entrer dans une intimité sauvage.

Belle Époque

Juan Aizpitarte
Un espace délimité par des balustrades. Le motif reprend celui de la concha, symbole de Saint-Sébastien. Lorsqu'on tourne autour, les faux-semblants tombent. Saint-Sébastien se

Avez-vous rencontré des difficultés pour installer les œuvres ?

Elles sont spécifiquement réalisées pour les espaces qui les accueillent et la durée de la manifestation. Elles prennent en compte l'ampleur du lieu, ses contraintes et ses difficultés et sont donc en mesure de résister aux divers phénomènes climatiques, à la particularité d'une exposition en plein air, aux risques de dégradations et aux réactions d'un public non averti. Elles n'apportent pas des réponses, mais nous confrontent à des questions ; ces questions vont déclencher des expériences, des réflexions. Il s'agit donc de susciter la curiosité c'est-à-dire de prendre le risque d'explorer l'inconnu, prendre le risque de ne pas comprendre et donc de vivre d'une manière sensible ce que nous regardons et qui nous sollicite, nous bouscule, nous déroute, en élargissant fortement notre perception.

Comment avez-vous choisi les artistes ?

Cette exposition propose, loin de tout carcan thématique, des univers d'artistes, donc différents, insolites, incertains mais traversés par une intensité étrange. Ce qui donne une cohérence à cet ensemble, c'est ce désir profond de s'inscrire en face de l'autre, de s'adresser à lui et de l'entraîner là où il ne pensait pas aller et de répondre ainsi à un appel du large. J'ai souhaité élargir le plus possible l'éventail des propositions. J'ai donc sollicité des artistes venus d'horizons et de générations mêlés. Certains viennent de la scène dite émergente, d'autres ont déjà un parcours conséquent, parfois mené en solitaire. J'ai aussi invité deux artistes de Saint-Sébastien pour faire ainsi le lien - qui me semble indispensable - avec la vitalité créative au Pays Basque Sud. Ce qui les rassemble, c'est ce questionnement permanent sur le monde et la place de l'art dans la complexité de ce questionnement. C'est aussi la fragilité aujourd'hui du geste artistique qui donne une vraie qualité à son insistance.

[propos recueillis par Marie-Chaïrette Tichet]

noirrités des scènes françaises de la Belle Époque et parsemés ses places de carrousels. Juan offre une version mentale de ce croisement entre espace privé et action de rue. Sous une allure d'accessoire, Belle Époque efface les contours des stratégies de l'art contemporain.

Le théâtre clandestin

Julien Prévieux
Cette extension sculpturale est une réplique d'un outil militaire anglais des années 40,

permettant de réparer les avions depuis les côtes. Vue de loin, on croirait à un vaisseau néo-futuriste. L'œuvre s'intègre avec brio dans le paysage et semble parfois même s'y fondre. Les deux arcs d'ellipse qui se font face jouent les amplificateurs sonores. Au cœur de ce cocon de béton, toutes nos confessions sont caudonnées.



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com



Stéphanie Cherpin. Sculpture. Montures de lit capitonnées, planches de surf

bées, des fragments de récits. Tout y est absolument précis et totalement absorbé par l'ensemble. Tout ce qu'on y rencontre a pour particularité d'être à la fois une évidence et une énigme, une matière distincte et non aisément pénétrable, d'occuper une place dans un espace qui a ses règles et une évidente à les transgresser. S'abandonne-t-on à son vertige, et l'offre de Lili Reynaud Dewar nous perd dans ses subtilités alusives. S'en écarte-t-on, et elle nous condamne à lâcher prise. Il faut donc éviter ces deux tentations. *LOVE = U.F.O* n'est pas un outil docile soumis aux habituelles décisions de présentation et de regard. C'est une affaire traversée par un mouvement pluriel d'entrées et de sorties, travaillée par le jeu complexe des tensions et des déséquilibres, et il faut obligatoirement composer avec elle et y trouver la solution de notre propre passage.

Didier Arnaudet

L'autre exposition proposée par le Frac Collection Aquitaine est le réseau acéré et ouvert d'un paysage convoqué par Karina Bisch, en collaboration avec les deux graphistes allemands du collectif Vier5, qui s'empare des sources de la modernité pour les «contourner» et les maintenir dans une histoire inachevée.

bordeaux

Stéphanie Cherpin

Galérie Cortex Athletico
25 janvier - 1^{er} mars 2008

Issues d'un amalgame d'éléments étrangers les uns aux autres, d'une confrontation abrupte ayant pour principal enjeu un développement en volume et en surface aussi large que possible dans la diversité et la dissonance, les sculptures de Stéphanie Cherpin sont avant tout le résultat d'une obsession : la mutation. Une mutation certes imposée, bricolée, tordue, mais qui provoque des altéra-

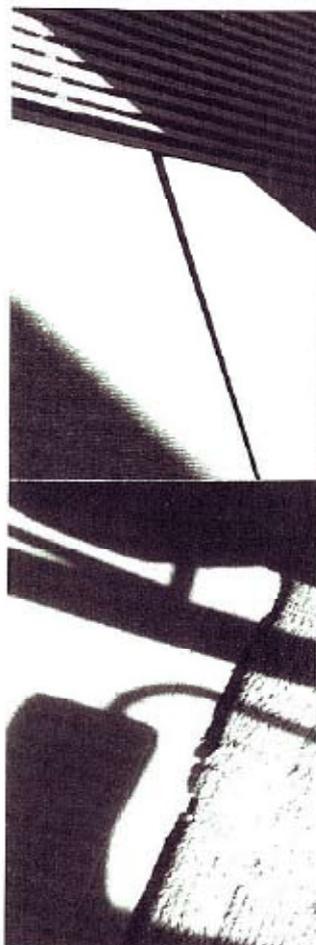
tions, des recombinaisons, capables de générer des consistances et des propriétés singulières, des surenchères imprévisibles et des transactions décapantes. Choisis dans les vastes offres des chantiers, des industries et des grandes surfaces situés à la périphérie des villes, les matériaux réactifs, assemblés perdant leur unité rassurante, leur homogénéité, leur apparence véridique et deviennent, après manipulations, transformations agressives ou incongrues, des greffes parasitaires, des possibilités d'expériences de tensions et de débordements, et atteignent ainsi un état second.

Si on veut donner une idée de ces sculptures, ce sont des métaphores empruntées à une multiplicité de registres (musical, figuratif, structural) et de règnes (végétal, animal et minéral) qui viennent à l'esprit. On imagine, on reconnaît des racines qui plongent dans des terrains curieusement disparates, des tentacules habités par des courbures, des jaillissements et des retombées, des étapes de coulées refroidies, des rythmes, des nœuds de souvenirs et d'histoires, des carapaces, des griffes et des dards mobilisés pour d'étranges parades. Suspendue au plafond par une chaîne, une baignoire sciée en deux est recomposée pour former une sorte de casque de samouraï, recouverte de plaques de mousse pour isolation phonique, affublée de planches à repasser. Des brosses multicolors de lavage de voiture se métamorphosent en anémones de mer improvisant une chorégraphie plumeuse. Une barricade de montures de lit capitonnées laisse échapper deux planches de surf comme les crocs d'une monstrueuse mâchoire. Une planche à repasser sur un canapé déstructuré se dresse comme un totem occidental. Des fragments de planches de surf forment un système cristallin posé sur une cabine de douche parée d'un rideau-portière.

Chez Stéphanie Cherpin, l'assemblage s'accompagne d'une opération de recouvrement par l'application d'une couche de peinture ou de divers revêtements. Mais cette application est grossière, approximative, un peu comme une femme qui se maquillerait, à la lueur d'un éclairage suffisant, sans miroir, et qui découvrirait, en pleine lumière, qu'elle a eu la main lourde mais s'accommoderait finalement de l'avantage de ce masque. Le recouvrement participe au processus de mutation et justifie l'aspect déconcertant de cette mutation. Il y a là un désir de cacher pour montrer différemment, de travestir pour maintenir une part d'énigme.

La sculpture de Stéphanie Cherpin apparaît ici comme une proie qui en ferait trop, se rendrait outrageusement visible sous l'axe gération de son camouflage, mais éviterait ainsi la sanction du prédateur.

Didier Arnaudet



Thierry B. Sans titre. Photographie noir et blanc, 6 x 21 cm



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com

ART CONTEMPORAIN La galerie Cortex Athletico aime découvrir de jeunes artistes. La dernière nouveauté, c'est Stéphanie Cherpin, qui aime travailler sous Pixies

Sculpture pop sans égard à Cortex Athletico

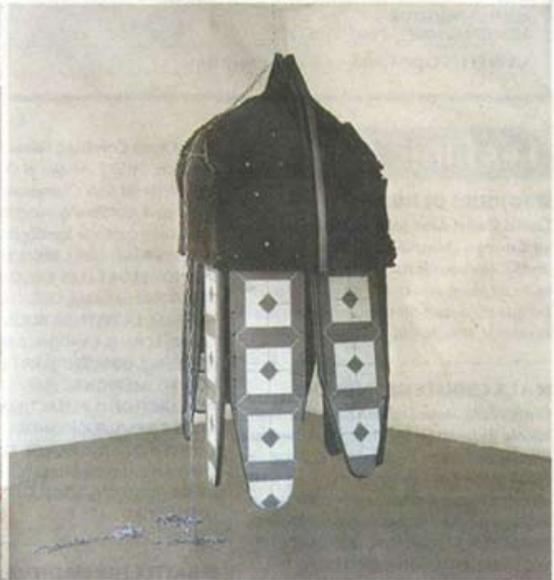
■ «Elle a des ampoules aux mains avec un vernis à ongles nickel». Stéphanie Cherpin, nouvelle recrue de la galerie Cortex Athletico, a droit à une formule choc. Thomas Bernard, qui la connaît depuis longtemps, a décidé de parrainer ses débuts professionnels en lui offrant sa toute première exposition dans sa galerie, et une sortie internationale à List, la foire d'art contemporain pour galeries émergentes à Bâle.

Ce qui l'intéresse dans le travail de Stéphanie Cherpin, c'est la manière très «brut de décoffrage» avec laquelle elle aborde la sculpture pop, combinée à une préoccupation un peu paradoxale de l'esthétique. Les six œuvres montrées à la galerie permettent de comprendre l'idée. «Hair Spray Queen» («la reine de la laque») dresse dans la vitrine une série de silhouettes verticales chevelues et vivement colorées qui sont en fait des récupérations de rouleaux de lavage d'automobiles tels que l'on en voit dans les stations service. Leur côté trash vient du fait qu'ils ont servi, et sont encore imprégnés des relents de la crasse qu'ils ont broyée. Ce qui n'empêche pas qu'ils aient été soigneusement coiffés par Stéphanie Cherpin et rassemblés en prêtant attention à la composition et à la couleur.

Samouraï et repassage. Les boutiques de bricolage de ban-



«Hair Spray Queen» et «Kabuto», tirés du rebut et montés à cru



PHOTOS D.R.

lieu, avec leur bric à brac utilitaire et quelquefois énigmatique pour un profane, sont aussi des terrains de chasse prisés par la plasticienne.

Des planches à repasser lui fournissent des formes oblongues des portières de raphia ou des chaînes de lavabo des rideaux fort utiles, des tuyaux d'égout ou des feuilles de bitume destinés aux toitures, un matériau de base tout à fait convenable. Les baignoires qu'elle découpe pour en faire des carapaces, les planches de surf qu'elle peint grossièrement, les têtes de lit couvertes d'un vieux damas nauséabond,

sont tirés du rebut et réutilisés à cru. La musique des Pixies hurlant dans ses oreilles, Stéphanie Cherpin procède à ses assemblage de (faux) hasard qui ne seraient rien sans quelques arrière-pensée érotiques et surtout, de l'humour. Car il en faut pas mal pour assembler des tables de repassage, emblèmes bien connus de l'aliénation féminine avec un morceau de baignoire pour en faire «Kabuto», un casque de samouraï, symbole également répertoire de virilité guerrière. «Milk it» une prolifération de pots de fleurs en plastique, de bitume de toiture agrafé et de canalisa-

tions repeintes dans une couleur, disons, organique, est supposée avoir aussi un arrière-plan sexuel, comme d'ailleurs la plupart de formes dressées ponctuant l'exposition. Il y a encore chez Stéphanie Cherpin quelque chose comme une fraîcheur d'atelier, et un reste d'éclat de rire potache qui, combinés avec son sens de la composition et de la couleur font un mélange pas triste.

: Dominique Godfrey

Stéphanie Cherpin, jusqu'au 1er mars, du jeudi au samedi de 14H à 20H et sur rendez-vous, Galerie Cortex Athletico, 1 rue des Étables, Bordeaux. 05.56.94.31.89.



cortex
athletico

20, rue Ferrère
F-33800 Bordeaux
tél. : +33 5 56 94 31 89
www.cortexathletico.com